

Paris 3 Sept^{re}

La Cour étant dispersée et chacun de
nos Princes ou Princesses voyageant autant,
peut être, pour leur instruction que
par goût; il serait difficile de parler
exactement des petites aventures galantes
qui peuvent exister en ce moment excepté
Madame qui a fait choix de M^r
de Charette (Nevu de celui qui a joué
un si grand rôle dans la Vendée) pour
l'accompagner dans son voyage =
on assure qu'il est l'amant heureux
d'un jour, et qu'après les fatigues des
receptions elle le recort de manière
à faire l'envie de tous les aspirans.
Le Prince de Léon enrage, dit-on, de
voir cesser son règne: il devrait
cependant y être habitué: il a eu
déjà M^r de Rosambeau pour successeur

et pour récompenser le beau Marquis,
la Princesse lui fit épouser M^{lle} de
Menars la fille de son Chevalier d'hon-
neur, qui est fort jolie et qu'elle a dotée.
Elle trouva fort plaisant en cédant son
amant de s'empêcher du Comte de
Menars, Père de la Mariée, comme
d'un vieux meuble indispensable jus-
qu'à ce qu'on puisse s'en procurer
un neuf, qui en ne la compromettant
pas, par la place qu'il occupe, ne
laisse cependant pas que de satisfaire
ses passions. Elle a rencontré en lui
des qualités que comme Italienne,
elle apprécie mieux qu'une autre quel-
conque.

Selon les on-dits de la
Cour Un valet de chambre du Prince
de Lion qu'on renvoja très mal à propos

dans un moment d'humeur fut trouver
le Chevalier de K'boup pour tâcher de le
faire placer dans quelque bonne maison.
que ne vous adressez vous au Comte de
Menars, qui a tout pouvoir lui de
le donner? Hélas! Monsieur, répondit
le pauvre valet, on sait que je suis.....
bas!!! comment, lui repliqua le
Chevalier, vous savez? ... Eh! oui
Monsieur, je sais et vous savez
bien aussi. ainsi jamais ces gens là
ne me reprendront. Le Chevalier fut
si charmé de ce nouveau genre de
discretion, qu'il lui promit sa protection.

M^r. Le Duc de Bourbon est admi-
rable par sa constance pour elle.
Enchère il a su braver pour elle
tous les échecs. Le mari de cette
femme habitait ainsi qu'elle, le palais
du Prince dont il était l'homme de

confiance. Ce bon M.^r Fouchère, qui
attribuait à son mérite personnel toutes
les bontés et les magnificences dont le
Prince les comblait, n'aurait jamais
imaginé, sans quelques petites impru-
dences, que ce n'était que pour les
beaux yeux de sa femme et nullement
pour lui. Il s'avisa de devenir jaloux
et un jour impatienté de ce qu'on lui
répondait sans cesse "Madame est
un peu souffrante - elle se repose en
le moment, - n'entrez pas Monsieur"
il força la porte brusquement et
sans le moindre préambule perça
dans le boudoir de sa femme. "Figurez
vous le tableau!" il devint furieux,
brisa quelques jolis petits meubles
du boudoir qu'il admirait la veille,
les idoles du temple, et partit au
même temps avec armes et bagages
et alla

et alla dans d'autres contrées cacher
 un des plus beaux signes du Zodiaque
 qu'il portait si majestueusement sur
 sa tête et sans s'en douter depuis
 si longtemps.

Le bruit se répandit bientôt à la
 ville et à la Cour et l'esclandre fut
 telle, que le Roi usigea que le Duc
 se séparât de cette enchanteresse
 Syrine qui l'exposait d'une manière
 si pénible. Le Prince ne céda point
 et depuis cette époque parait très
 rarement chez son Royal Cousin.
 Toutes les Courtisanes de la Cour, qui
 ne demandent que places et bourses
 et qui enviaient tout bas dans le
 fond de leur cœur le sort de M^{me}
 Guichere monterent la tête à la
 Comtesse de Reuilly, fille naturelle

du Duc de Bourbon et de M^{lle} Michelle
danseuse de l'opera jadis. Elle vint faire
une scene à son Pere en le menaçant
de quitter son Palais, s'il n'envoyait
M^{me} Touchere le Prince, indigné
d'une pareille audace, engagea sa
fille à sortir sur le champ de chez
lui, rompit avec elle, et conserva
celle dont son cœur ne pouvait se
passer. Ne croirait-on pas que cette
nouvelle Minerve devait résister à
tous les charmes de l'amour et
rester invincible à toutes les attaques?
Chacun l'aurait pensé, si on n'avait
pas découvert, malgré le manteau
de l'hypocrisie dont elle se couvrait,
son intrigue avec le Marquis de
Guitry, Neveu de son Mari. Ce
jeune et beau guerrier ne connaît

*

Cette Princesse d'Ha-
remberg et Marquis
de Guitry aujourd'hui
était M^{lle} Sacher
Cousine Germaine
de l'Impératrice
Josephine -

cependant jamais d'autre poudre que
celle de sa tête. La Marquise de
Guitry sa femme, qui pour lui a
sacrifié le titre de Princesse d'Ha-
remberg et Marquis
ainsi que tous les avantages qui y
étaient attachés, se meurt de jalousie,
d'amour et de desespoir. Ces deux
beaux yeux sont devenus des fontaines,
et malgré que le Marquis remplisse
après exactement les devoirs conjugaux
et qu'il en résulte un enfant par an,
après de lui fermer la bouche, comme
lorsqu'on y met un petit pâté pour
vous empêcher de parler; rien ne peut
la retenuir: les plaintes les plus amères
s'échalent continuellement. Le
Marquis a voulu persuader à sa
femme, qu'il ne faisait un peu la
Cour à sa tante, que pour hériter

Du titre de la Pairie du Comte de Scilly,
qui n'a point d'enfant; et à fin de
vivre d'une manière plus commode
avec sa maîtresse, il a relegué sa
femme, il y a quelques mois dans
une maison de campagne près de
St. Cloud. Là elle se desespère tout à
son aise, sans que les échos d'alentour
puissent partager ses plaintes, et le
Marquis passe cinq jours de la
Semaine, au moins, à Paris.

La Comtesse de Lauriston, belle
fille du Maréchal de ce nom était
digne de le porter. Son libertinage
est tel que le jeune Armand de Castries,
second fils du Duc de Castries, et
neveu de Lady Barymore ne pût
conserver sa liaison avec elle plus
de deux mois, malgré la passion
qu'elle

qu'elle lui avait inspiré. Ce jeune
 officier, amant cent fois malheureux,
 s'écriait en s'arrachant les cheveux;
 il est impossible d'en trouver une
 pareille! alors le dégoût le plus
 marquant se peignait sur sa figure
 et prit à la fin la place de l'amour.

Vous pouvez aussi dire deux mots
 sur la Marquise de Castries fille du
 Duc de Maille et femme du fils aîné
 du Duc de Castries. Elle avait choisi
 pour théâtre de ses exploits le jardin
 des Tuileries, et n'importe la saison
 on était sur de la trouver attendant
 ses amants sur la terrasse du côté
 de la Rivière. S'il pleuvait, on la
 voyait retroussant ses jupons jusqu'aux
 jarretières avec l'air le plus rassuré.

Elle persista tellement un jour à attendre M. de Metternich, fils du Ministre, qui était le favori du moment, que l'heure de fermer le jardin était arrivée sans que l'infidèle parût, et une sentinelle barbare la pria de s'en aller; telle était sa consigne.

Elle insista et voulut rester: et la prit après brusquement par le bras - la conduisit au Corps de garde où elle fut obligée de se nommer pour s'en aller. Elle supplia à mains jointes l'officier Commandant de garder le secret: il promit, mais il ne tint point, et il devint bientôt le secret de la Comédie. Elle éprouva après de dégoût pour sentir la nécessité de changer ce théâtre de ses exploits. Alors elle ouvrit sa maison à tous les chalans; le

Marquis, quoique fort bou homme et ayant pardonné déjà plusieurs fois des fredaines dont le quart d'une, fut suffi pour pléider en séparation avec tout autre épous, trouva le nouveau genre si incommode pour lui qu'il ne voulut plus fermer les yeux sur les nouveaux scandales qui avoient lieu: il se facha et Madame prit beaucoup d'humeur et d'étonnement. Elle décampa pour la Suisse avec M. de Metternich, qui continuait à être le préféré à fin de cacher sa grossesse qu'elle ne pouvait plus dissimuler ni mettre déceument sur le compte de son mari, puis qu'il était frappé d'une noble impuissance et jugé incapable à tout jamais d'avoir des descendants. Il était après

plaisant de la rencontrer dans ses
voyages et dans les mois les plus
chauds. Couverte d'une pelisse. Malgré
son amour pour M.^r de Metternich
on prétend qu'un certain jour après
un dîner où le vin de Champagne
s'était bu et répandu à profusion
qu'une de ses amies lui demanda
est-ce bien à M. de Metternich qu'appar-
tient l'enfant que tu portes? Oh!
je ne sais quères; d'ailleurs, comment
puis-je le deviner? quand on s'assoit
sur un nid de fourmis, peut-on
savoir celle qui vous pique? quel
aveu naïf et dépourvu d'artifice!!!

Messieurs qui cherchez des alliances
avec les filles des Pairs ou de Ducs —
mettez vous en prière à fin que le
Sort

Sort vous épargne assez pour ne
jamais vous faire rencontrer une
pareille femme à moins qu'il
ne vous favorise au point de vous
donner de toute la ressemblance du
Marquis de Castries

Paris 18 Septembre 1828 (5)

La Famille du Prince de Talleyrand
a toujours attiré une grande partie de
l'attention de la haute Société de Paris,
par le rang éminent qu'elle occupe.

La Nièce la Duchesse de Dino, avouant
d'obtenir les bonnes grâces de la Cour
Royale, affecta, pendant plusieurs années,
des principes religieux incompatibles
avec ses habitudes passées. Elle dut
à cette adresse politique d'être lancée
dans la Société de l'archevêque
de Paris, dont elle avait résolu de
faire la conquête. Le Prélat ne
put longtems résister aux séductions
de tous genres, qu'elle employa pour
l'attacher à son char; et, quand
elle fut bien assurée de sa conquête,

elle s'enfuit avec un jeune homme
obscur, fils d'un Employé au Ministère
des Finances, nommé Pescatori,
avec lequel elle vécut maritalement
plusieurs mois aux Pays du midi.
Malheureusement elle s'était mise
dans la tête d'écrire ses mémoires,
contenant un détail exact de tout
ce qui s'était passé durant sa vie,
et craignant qu'ils ne tombassent
entre les mains de M.^r de Talleyrand,
qu'elle avait aussi de fortes raisons
de ménager, elle les confia à son
secrétaire M.^r Desperri. Celui-ci,
s'étant cru offensé par la Duchesse
dans une querelle qui eut lieu,
se détermina non seulement à
refuser de lui rendre ses manuscrits,
mais la prévint qu'il les publierait

immédiatement après la mort du
Prince de Talleyrand.

La saison ayant été très pluvieuse
cette année, on a été forcé d'abandon-
ner les différentes eaux, que chaque
oisif allait prendre pour passer le temps,
et traîner leur ennui: les eaux de
Bourbome-les-bains ont été les
plus fréquentées contre leur ordinaire.
M.^r Le Comte de Montmaure, Officier
Supérieur dans les Gardes du Corps*
y était venu pour des douleurs
dans les jambes, accompagné
d'une fort jolie femme, qui
portait son nom. Il croyait ne
rencontrer dans cette ville que
des Paralytiques, forcés de garder
leurs appartemens, et qu'il serait

* Le C.^{te} de Montmaure
est essentiellement
ami des Princes
par son dévouement
et son Royalisme.

à l'abri de tous les yeux scrutateurs.
Presqu'aussitôt son arrivée, on com-
mença à faire des commentaires
et quelques Personnes, qui avaient
rencontré à Paris une Comtesse
de Montmaure, disaient, ce me
semble que ce n'est pas la même
figure: d'autre disait, qu'elle était
plus jolie que cela. Les femmes à
vertus se croyaient déjà compromises
de se rencontrer avec une femme, que
tout le monde remarquait et cherchait
à savoir, ainsi qu'une fausse pièce
de monnaie, si elle était la véritable
M^{me} de Montmaure. Le Comte
était fort jaloux et encore plus despote;
très souvent le ménage disparaissait
pendant 24 heures du salon.

Ok.

On apprenait par hazard, que c'était
 parce que Madame avait jeté un
 dous regard sur tel, ou tel homme
 de la Société; ou qu'elle avait eu l'air
 de danser avec trop de plaisir, en
 donnant la main pendant la contredanse.
 Ces apartés finissaient toujours par un
 tendre raccommodement après s'être
 bien querellé, tant soit peu tapé.
 Ils paraissaient sur l'horison avec
 un air triomphant et le flambeau
 de l'amour brillait d'un nouvel
 éclat. Enfin un incident vint
 éclaircir tous les doutes et les con-
 jectures, que formaient la Ville et
 les faubourgs. Quand un Messager
 à belle livrée arriva à toute hâte
 chez le Docteur des laus avec une

lettre de la véritable Comtesse de
Montmaur, qui le pria de lui arrêter
un appartement dans un hôtel, qu'elle
craignait, où était précisément son Mari,
qu'elle serait le soir même à
Bourbonne. Le Docteur, qui était aussi
celui du Comte, vint de suite le
prévenir. Tout le monde perdit la
tête, on se mit vite à faire les paquets
et à commander les chevaux de Poste;
lorsqu'une idée lumineuse vint au
Comte. L'amour est inventif. Il
dicta une lettre au Docteur pour
sa femme, dans laquelle il lui
disait que les eaux de Bourbonne
lui seraient extrêmement contraires,
malgré l'ordonnance de son Médecin
de Paris, et qu'il fallait qu'elle allât

à celles de Pombières, qui étaient
les seules qui lui conviendraient; et il fit
partir le Courier sur le champ. Les
paquets se défirent et le Comte eut
l'audace de rester à Bourbonne, où
il fut assez mal reçu; aucune femme,
dès ce moment, ne voulut plus adresser
la parole à la fausse Comtesse, excepté
une certaine Baronne, qui s'amusa
assez adroitement à attirer sa
confiance. Elle apprit cette curieuse
histoire, qui fut au moment de
devenir si tragique: elle en fit
promptement part à ses amis en
leur recommandant le secret qu'on
garde toujours si mal.

Il y avait aussi à Bourbonne
une certaine Comtesse de Pourcet,

qui avait une certaine célébrité. Le
Comte de Bouvet son mari était
Général Commandant à Orléans: il
était âgé et par conséquent fort jaloux
d'un jeune officier aux Chasseurs de
la Garde* qu'on assurait être son Amant.*
Le Général le provoqua plusieurs fois:
ils furent même sur le terrain, mais
les amis de la Comtesse parvinrent
à apaiser cette affaire et croyaient
avoir réussi lorsqu'elle se reveilla
plus vivement que jamais par une lettre
trop positive, qui ne laissait plus de
doute sur le genre de relation, qu'avait
la Comtesse avec cet officier. Le
Général prit, sans rien dire, la poste
et se rendit à Fontainebleau où
était son rival. Ils se batirent

avec

Le V. de Breuille
d'une très ancienne
famille.

avec acharnement à l'épée, aux pistolets: le général reçut un coup mortel après avoir grièvement blessé son adversaire. La Comtesse de Bouvet quitta Orléans, vécut pendant quelque temps en retraite et s'adonna à la dévotion. Mais il est des accoutumances avec le ciel, car le cœur ardent avait besoin de consolation plus terrestre, et Mous^r de Sermay, officier de la Garde Royale, fut choisi et reçut la pomme; et pour éviter les regards protesta des méans des nerfs. Un médecin complaisant ordonna les sauts; la Comtesse prit une Sœur de la charité pour femme de chambre de voyage: elles monterent toutes deux en voiture et l'aimant

S'y trouva comme par hasard. Ils
arriverent tous trois ans sans dans
le même hotel. M. de Sermay ne
pouvait s'empêcher de parler du
bonheur, qu'il avait eu de rencontrer
une femme charmante et une bonne
Sœur de la Charité; qui avait bien
voulu soigner son pied.* Pendant la
route, chacun chercha, en vain, auquel
des deux pieds était son mal: ils
étaient aussi petits, aussi perfectionnés
l'un que l'autre. Ce fut sans doute
un de ses moyens de séduction. Il
boitait quand on le regardait et
marchait à merveille, quand il croyait
qu'on ne le voyait pas. Les affinités
et la familiarité, qui régnaient entre
le couple amoureux, apprirent bientôt

* il assurait
avoir une entorse

aux assistants que c'était l'amour
seul qui les avait conduits. Les
bonnes langues troublerent l'ame
de cette bonne Sœur de la Charité, la
tournerent en ridicule en l'accusant
de scandale, qui avait lieu: elle en
eut une telle humeur qu'il fallut
la renvoyer. Oh temps! — oh maux!!!
le moyen était neuf cependant et
difficile à pénétrer.

Il y a dépend
treize mille francs

Le Comte Théobald de Serant ayant
conservé, malgré la révolution, son
superbe et magnifique château près
d'Angers, vint s'y donner une fête
des plus recherchées à M^{me} la
Duchesse de Berry à son passage
dans cette ville. Il ne fallut pas
moins que cette circonstance et
tous les frais qu'il a fait, pour attirer

Chez lui la bonne Compagnie de cette
Province et le reconciler avec la Société,
qui ne lui pardonnait un mariage,
que la cupidité seule avait dirigé et
conclu. La femme est fille naturelle
de M. Legrand riche Pourvoyeur
et de sa Cuisinière. Personne à Paris
ne voulut aller à sa nocce, et lors-
qu'il amena La Comtesse dans
son Chateau, il voulut réunir les
personnes les plus marquantes
de la Ville d'Angers et des environs
avec lesquelles il était lié: il les
invita à un bal digne de la Capitale.
Il y eut un feu d'artifice, ainsi
qu'une brillante illumination
dans son Parc: il eut l'humiliation
de ne voir arriver chez lui qu'une
seule

Seule femme: ce qui prouve que
l'argent ne suffit pas toujours en
France; mais il veut de forcer son
beau Père à épouser sa belle mère.

Un Sacrement accompagné des
bonnes graces de la Princesse
purifieront le Comte et la Comtesse
sans nul doute

9

Paris ce 29 Septembre 1828

Les Mémoires d'une Contemporaine
 ont excité une vive curiosité en Europe
 à cause des faits et anecdotes qu'ils
 contiennent et surtout des personnages
 qui sont en scène. Le voile sous
 lequel l'auteur a cherché à se
 cacher n'est pas tellement épais, que
 ceux qui l'ont connue, ne puissent
 reconnaître ses traits à travers.

Elle est fille d'un Comte Polstoi,
 Supt d'Autriche, qui avait épousé et
 pris le nom d'une riche hollandaise
 rejetton d'une famille titrée: elle fut
 mariée fort jeune à un riche négociant
 d'Amsterdam appelé Van madenis.
 Le jeune hollandais, qui avait de

l'exaltation, s'entusiasma des principes
révolutionnaires qui régnaient en France
et participa d'une manière marquante
à l'insurrection de la Hollande contre
la maison d'Orange.

Il se fit accompagner par sa
femme dans ses voyages aux armées
françaises. Là elle oubliâ ses devoirs
d'épouse et finit par abandonner son
Mari et sa patrie. Maîtresse du
fameux Général Moreau, elle le
suivit en Italie, où elle passa pour
être sa femme. En effet, elle faisait
à Milan les honneurs de la Maison
du Général et passait pour son épouse
légitime, aux yeux même des Français,
des Italiens et du Corps Diplomatique.

Revenue en France, elle voulut

persuader au Général Moreau qu'elle
venait d'accoucher d'un fils. Cette
circonstance fut la cause réelle de
sa séparation d'avec lui, toute l'intri-
gue ayant été découverte par
M. de la Rue Banquier à Paris,
ami et Compatriote de Moreau.
C'était à Chaillot dans la maison
du Général que se passait cette
farce; sans cette circonstance
et la mauvaise conduite de
M^{me} St. Anne (nom qu'elle prit
depuis) elle aurait épousé le
Général qui en était fort amoureux.

Le fond des mémoires est d'elle;
ayant reçu une brillante éducation
et parlant très bien l'italien* le français

* elle est née
en Italie

l'hollandais et l'allemand, elle écrit
très bien et avec feu. Tout ce qui est
relatif au Marschal Ney est entière-
ment d'elle; les auteurs qui ont
redigé les memoires n'ont pas changé
un mot - la majeure partie des
anecdotes est vraie - l'imagination
a ajouté des details, mais le fond
est réel.

L'homme, dont elle se plaint
beaucoup dans ses Memoires, est
un ancien agent secret de la Police,
qu'on presume être M^r Mauripfel,
mort depuis peu à Paris, et qui était
l'agent de M^r de Livron chargé
d'affaires du Pacha d'Egypte.

Da S. Ilme a eu de nombreux
amans,* jolies, désintéressées, charitables.

Elle

*Marsicot le 1^{er}
Morau, Ney,
Palleyrand, Fouché
Mauripfel, un fils
de Ney, &c. &c.
Les autres, après
ceux là, ne sont dignes
d'être nommés.

Elle a fait cependant mille folies, malgré tous les charmes de sa personne, elle n'a pu réussir dans ses débuts au Théâtre Français: Talma, dont elle a été la maîtresse, n'a pu lui inculquer le feu sacré.

Cette femme a été la confidente des intrigues amoureuses d'Elisa, Sœur de Bonaparte. Elle a été chargée en Pays étrangers de missions secrètes par les libéraux.

Le succès de ses mémoires lui a valu environ 500 Louis: avec l'âge, ses charmes avoient disparu, et elle s'est trouvée réduite à la plus grande misère.

On la voyoit dans les Cafés,

chez les mauvais Restaurateurs avec
des Cent Suipes, des simples Soldats;
elle s'étoit livrée à la boisson.

Elle est parti en dernier lieu
pour Marseille à fin de s'embarquer
pour l'Egypte et d'y aller rejoindre
un ancien amant nommé Drovetti
Consul Général dans ce pays, qu'elle
pretend aussi lui être parent.

Soit qu'elle ait renoncé à
cette idée, soit qu'elle ait retardé
son voyage, elle habite la Ville
d'Arles en Provence dans ce moment.

Enfin, c'est une femme très
curieuse à connaître et à entendre.
Esprit, imagination, instruction,
elle a tout cela en partage.

La fille du Marquis Ducrest Frère
de M^{me} de Genlis avait épousé
malgré sa famille, un musicien assez
connu nommé Bocha dont elle
était l'élève. Le cœur avait parlé
pendant que son Maître lui
donnait des leçons de harpe et
comme on n'avait pas attendu
le mariage pour profiter de ses
droits, il était devenu indispensable
de les unir. Depuis le compositeur,
attaché à l'orchestre au Théâtre
Royal de l'opéra Comique de
Paris et auteur de quelques
ouvrages estimés, s'est permis
des espiègleries, dont la justice
s'est emparée, telles par exemple

que de contrefaire des signatures,
de souscrire des billets au nom des
plus grands personnages pour éviter
d'aller servir malgré lui le Roi de
France, sur les galères de Toulon
ou de Brest. Il est passé en Angle-
terre, où il donne des concerts
et se livre à d'autres spéculations
musicales et moins périlleuses.

M^{me} Bochsa avait été prise
en amitié par l'Impératrice Josephine
qui depuis son divorce avec Napoléon
l'avait accueillie à la Malmaison.
C'est dans l'intimité du malheur,
lorsque l'infortune rend plus
communicative et porte à la
confiance qu'elle a su recueillir
des anecdotes, des détails domestiques
qui

qui portent avec eux beaucoup d'inté-
ret; bien élevée, ayant de l'esprit
elle a mis son temps à profit, et
a réuni des notes essentielles d'après
les quelles, elle a eu l'heureuse idée
de faire une opération de librairie.

L'Avocat, le grand Speculateur
sur les Mémoires des Contemporains,
s'est emparé de la Dame et en
a fait sa Maîtresse; mettant à
profit ses portefeuilles, il en a
exhumé des notes sur l'intérieur
de la Malmaison et, avec son
Peinturier l'un des auteurs qu'il
a employé pour l'ouvrage de la
Contemporaine, il en a fait un
livre que la curiosité s'arrache.

Quel'on dise à présent que l'amour
interposé ne sait pas tirer parti
de tout.

On dit que dans ce siècle, on ne
meurt plus d'amour, voici cependant
la preuve du contraire.

Une créole de la Martinique
fille de la Comtesse de Malvaux
Parente de l'Impératrice Joséphine
a épousé un Américain fort riche
nommé Butler Cadet d'une
bonne maison d'Angleterre. Pendant
que son Mari se livrait aux
Etats Unis, à des opérations com-
merciales très lucratives, sa
femme qui était charmante et
très bonne musicienne, faisait

les délices de la Société de Paris,
et réunissait chez elle des cercles
nombreux où la meilleure Compagnie
affluait.

Licé intimement depuis quelques
années avec M. de S. Aignan
jeune élégant, Neveu de Caulincourt
Duc de Vicence, les parents de son
Amant voulurent rompre cette
liaison et l'ont forcé à voyager
en Italie. Depuis son départ
et la séparation qui fut tragique
M^{me} Butler devint revenue et
dans une profonde tristesse et
enfin très malade. Rien n'a pu
la distraire de son chagrin et
elle vient de mourir presque

Subitement à l'âge de 30 ans en
laissant dans la désolation sa
mère et sa famille.

Trois générations de bâtardise équi-
valent à un brevet de Noblesse dans
le genre, un siècle d'écoulé dans cette
suite d'écarts vous porte de droit à la
première classe de bâtard.

Tel est le cas de la Comtesse
d'Orsey fille naturelle de M^{me}
Sullivan, qui l'était aussi d'un
autre enfant de l'amour, dont on
a perdu la trace et le nom.

M^{me} Sullivan qui avait essayé
plusieurs Princes de l'Europe prit
au piège M^r Crawford et s'en fit
épouser. Par cette alliance elle a

un

un peu armobli sa race et avait
 déjà mariée sa fille au Comte d'Orsey
 surnommé le beau cheval de parade.

La bitise est son partage; on pourrait
 lui appliquer le mot de M^{me} de
 Sevigne en parlant d'un jeune
 homme excessivement bête: lorsqu'il
parle on voit pousser ses cornes.

M^{me} d'Orsey suivait les traces
 de sa mère, et était aussi galante
 qu'elle. Au nombre de ses amans
 on cite le Général D'Orsme
 de l'es-garde où il commandait
 les grenadiers à cheval. Pour elle,
 il lui avait donné confiance entière,
 partant pour un voyage, il lui remit
 son mobilier, ses voitures, chevaux,

argenterie, bijoux & enfin toute
sa maison et la pria d'en avoir soin
pendant son absence; mais elle pensa
que tout ce qui appartenait à son
amant devait lui servir, et après
avoir fait usage des voitures pour
promener ses grâces et ses inconstances,
elle vendit la totalité du dépôt pro-
bablement pour n'avoir pas la
peine d'en prendre soin. Mais
moins exacte que Ninon elle
dissipa l'argent et force fut à
Dorsette de s'en passer.

Contrariée dans ses infidélités
par la jalousie du Comte d'Orsey,
elle indique ses rendez vous chez

Son amie M^{me} Sartory Duc
St. Porcain qui lui prête son
boudoir. C'est là que se tient la
manufacture des Cornes.

M^{me} d'Orsey a deux enfans.
La fille épousa le Duc de Guiche
et a aussi chape de race. On
connaît ses aventures. Son fils,
qui n'a point de fortune, conseillé
par sa Sœur, a jeté son dévolu
sur la fille de Lord Poleington
et pour réussir, il est devenu
l'amant de la belle mère, qui
en récompense de tel essay satis-
faisant lui a fait épouser sa
belle fille à fin d'avoir son gendre

Sous la main. Cette liaison continue
et les Salons de Paris en font
justice, chacun ferme sa porte à
cette mire incestueuse. La
Duchesse de Guiche a beau faire,
elle veut vainement forcer l'opi-
nion publique: celle-ci résiste
et le trio trouve partout porte close.
Voilà des mœurs —

91829

Note du 10 Octobre

(15)

On a remarqué le 29 Septembre
dernier au Spectacle de la Cour à
St Cloud, anniversaire de la naissance
du Duc de Bordeaux, que la préoc-
cupation du Comte Claparede n'avait
cepe qu'au moment del'entrée en
scène de M. le Noblet. à peine
cette apparition a-t-elle eu lieu
que le brave homme n'a cessé de
s'agiter tellement à sa place que
tous les Spectateurs s'en sont
amusés. Enfin aussi attentif
qu'amoureux, le Général a
profité du moment où l'on offrait
des glaces pour pénétrer sur le

Theatre et en faire porter à la nimphe
de Perpsichore; faisant presque le
service du valet de pied, on l'entendait
dire, avec précipitation: "Servez donc
des glaces à Madame; donnez donc
des glaces, allez chercher des gateaux,
le Roi le veut, Oh! ma belle, vous
avez dansé et joué comme un ange
comme Noblet enfin; c'est suave,
c'est ravissant;" Enfin la générosité
du Comte s'est étendue sur toutes
les dames tant il jouissait de
son bonheur.

Le Général est tout à la fois
un brave et un sot. Lancé entière-
ment dans le gibier des coulises,

il n'aime, ne vante et ne parle
publiquement que des actrices. Pour
prouver à son aide de camp, le cas
qu'il fait de lui, il lui permet de
monter en voiture avec sa maîtresse
la danseuse. Venez, mon cher,
lui dit-il, avec son accent pro-
vencal, venez avec nous, il faut
que j'accompagne la petite; qu'elle
est gentille, galante, combien elle
m'aime, elle ne peut se passer
de moi; c'est comme le tyran
de Bonaparte, s'il me perdait de
vue un moment à l'armée, il
me chercherait par tout comme
une épingle. C'est le mot, voilà
ce qu'il est, mon Claparede.

S'écriait il ? et les autres jaloux à
crever dans leur peau ! un jour dans
le feu d'une grande bataille, il ne
me voyait pas, et ses yeux de feu
me cherchaient et regardaient de
tous côtés, moi, j'étais derrière lui,
enfin il m'aperçut, j'avais le bras
en écharpe, je venais d'être bien
blezé à ce petit doigt. L'Empereur
le remarqua et me dit, vous êtes
blezé, mon brave, allez vous faire
panser. tout est bon dans un
Soldat aussi fameux que vous ;
Soyez vous bien, il ajouta la
larme à l'œil. ah ! je donnerais
un bataillon, que dis-je, un régiment
une

une brigade entière pour sauver le
 doigt qui peut m'être si utile. Et
 mon cher, on ne se serait pas fait
 tuer pour un Prince comme celui-là
 le moule en est brisé, il n'y en a
 plus; c'est dommage que ce fût
 un usurpateur.

Aussitôt la mort de sa femme
 qui était fort belle, il a oublié
 sa mémoire et pour ne pas s'en-
 nuier, il a entretenu des actrices.
 Son histoire est assez singulière:
Artaud son premier mari était
 venu à St. Domingue simple
 maçon, il y fit bientôt une
 fortune considérable, même colof-
 sale, et dans un voyage à Paris

Il en ramena une fille du Palais
Royal, qu'il épousa ensuite, c'était
Madame Claparede; Artaud fut
égorgé par les nègres et sa femme
très jeune, sans éducation et très
riche, car il lui avait tout laissé,
se trouva livrée à elle-même.
Pour épayer de tout, elle voulut
tâter de la couleur noire et
devint la maîtresse d'un chef
de Brigands nommé Biafous.
Elle régna sans partage sur le cœur
de ce Coquin et sur la colonie;
mais le préjugé était si fort que
pas un blanc ne voulut la recevoir.
Pendant qu'ils résidaient au fort
Dauphin près du Cap, Biafous

pour se distraire, ordonna le
massacre des blancs. Cet ordre exécuté,
on vit la belle Madame Artaud se
promener en robe à queue au
milieu des cadavres de ses compa-
triotés; puis entrer dans une maison
ouverte dans laquelle elle savait
que plusieurs Colons s'étaient
réfugiés; elle trouva dans une
chambre vingt deux blancs assés-
nés, qu'elle compta avec ses
doigts, un vingt troisième mal-
heureux sauva sa vie en se
cachant sous un lit, où l'on
ne l'aperçut pas; c'est de là
qu'il vit avec effroi la prome-
nade horrible de la belle Artaud.

C'estaque, plus tard, il raconta à ses amis, lorsque la tranquillité fut passagèrement rétablie.

Pendant l'expédition de St Domingue le Général Claparede vit cette femme, qui était de la plus grande beauté, en devint amoureux et l'épousa malgré la clameur publique. Revenue en France la frivole Américaine fit les beaux jours des cercles de Bonaparte, et on la vit aussi aux Tuilleries après la restauration. Son caractère changea entièrement, alors elle devint douce, bonne et humaine. Le Comte Claparede avait

avait déjà deux filles, qui se distinguent par leur libéralisme, l'une a divorcé et chassé de race comme son Père; quant à l'autre sa laideur l'oblige à être sage, personne n'en a voulu. ne pouvant avoir des amants, elle fait de la politique à la toise.

Mademoiselle Noblet n'a pas toujours été fidèle au Comte; devenue grosse elle se fit avorter et pensa en mourir. Le Général fut si malheureux, tant qu'il y eut du danger, qu'il ne quitta pas l'appartement et le lit de la danseuse. Le Comte fit acheter un collier de diamans qu'il paya 80,000 frs

et le mit au col de la petite. M^{lle}
Ligneron, rivale de danse et de cœur,
a été détronée par Noblet qui regne
maintenant sans partage. On
pariait l'autre jour que si elle
le voulait bien, elle se ferait épouser.
On a vu des choses plus difficiles.

L'absence de la Duchesse de Berry
à la fête qui a eu lieu à la Cour, pour
l'anniversaire de la naissance de son
fils a été remarquée avec raison:
plus qu'aucune personne de la famille
Royale elle aurait dû y assister. Mais
comment la Princesse aurait-elle
oublié cette époque si mémorable?
Sans doute il devait assister une
raison majeure, ou l'a deviné.

Le 15 de ce mois, le Duc de Bor-
deaux prend sa maison pour son
compte et l'on ôte à la mère les
fr. 1,500,000 affectés à la dotacion
du Duc de Bordeaux, et comme
les affaires de la première sont en
mauvais état, qu'elle est grande
généreuse et prodigue, elle a
demandé qu'on l'indemnisât
de cette diminution de revenu;
mais l'Intendant général Baron
de la Bouillerie, surnommé
plaisamment le Chiffrier de la
Cour a fermé les cordons de la
bourse, et l'on a obligé la
Princesse à reformer la moitié
de sa maison. Voilà la cause

del'humour et del'absence.

Le niveau de la mesquinerie
se promene partout. On vient même
de mettre scandaleusement la
cuisine du Duc de Bordeaux à
l'entreprise. C'est un nommé Des-
mares (traîtreur renommé de la
Rue du Bac) qui a soumissionné
la table, et désormais il fournira
pour son compte. Soit donc
l'heritier du trône nourri à
l'auberge. Que dirait Louis XIV
s'il apprenait cette lesinerie?
Son siècle et le notre ont bien
d'autres différences.

Le Ministre Caijser epaie
en petit dans la maison du Prince
pour

pour établir ensuite en grand chez le Roi; il projette de reformer la table, l'écurie, la chape pour mettre le tout à l'entreprise.

Sous peu de jours on plaidera au Tribunal de Commerce l'affaire des detours de Feydeau contre le Roi. La Majesté va être jugée au Tribunal de Commerce. Pour faire des économies, M. de la Bouillerie, qu'on devrait appeler la Brouillerie, ne craint pas de laisser faire des procès à son maître, à qui, il, a prouvé, qu'il faisait gagner quatre millions, en les lui faisant perdre. En effet pour avantager un M^r Ducis, neveu de l'auteur

de ce nom et Chef d'escadron, il lui
a donné le privilège de l'opéra Comique
en lui faisant acheter fort cher la
nouvelle salle. Cette affaire bien
scandaluse donnerait, si elle pouvait
passer, 2.750,000 fr de bénéfices
à l'entrepreneur. Ce n'est pas trop
pour avoir vendu et livré un
spectacle national. Les mauvais
langues disent que l'Intendant
général a voulu recouvrer une
partie des 800,000 qu'il a été
condamné à payer à la maison
Lecor et L'arrigodelle. mais il
faut se croire que la moitié de ce
que l'on dit. Déjà il avait bien
arrondi sa fortune en s'appropriant

quelques millions de la liste civile
au 20 mars; et tout l'argent espéré
par lui à Gand n'a pas été perdu
dans les boîtes de Bethune. En
faisant sa fortune il n'a pas oublié
sa belle sœur avec laquelle il est
presque maritalement sous les
yeux de sa femme. M. de Pucelle
est bien, mais M. de la Bouillie
est plus, fort agréable encore. En
femme adroite et discrète, elle
ferme les yeux et ne semble voir
dans ses amours qu'une tendresse
fraternelle. De son côté, elle se
redonne avec un jeune secrétaire
de son mari, fort poli garçon, mais
pour rien au monde elle ne

manquerait une messe, un sermon
et d'aller à vespres. Le couple s'en
donne à qui mieux mieux; dans ce
siècle c'est le moyen d'arriver à
tout, on devient Pair, Ministre
& & On a des maîtresses et
l'on baise les pavés des Eglises; on
fait crier tout le monde, mais on
trésorise, on refuse des secours
et l'on achète des terres.

M^{me} Alfred de Noailles, fille du
Duc de Nemours a décidément
jeté ses filets sur les Anglais et
préfère les plus jeunes et les frais;
il lui fait de la force et de la
jeunesse. Intimement liée avec
la

la Duchesse de Crillon, qui ainsi
 qu'un des amours de son mari, se
 pendrait si elle n'assistait pas aux
 parties amoureuses, Comme le
 Crillon d'Henry quatre voulait être
 des batailles, il lui fait des Amants
 et des plaisirs. Elle fait la prude
 et médit de tout le monde.

On ne sait trop s'il faut féli-
 citer M. Standish qui est favorisé
 de M^{me} Alfred en ce moment, mais
 au moins on doit admirer sa
 bonne foi, sa candeur et plaindre
 la femme des dangers, dont elle
 ne se doute pas Sans doute —

9
'28

(20)

Note du 20^{me} Octobre

Encore une lesinerie

Un marchand de curiosités possède
à Paris, une chape du 6^e ou 7^{me} siècle,
qui sous le rapport des arts devrait faire
partie du Museum Royal. La Com-
mission des arts a donné un avis
favorable et l'intendant général de
la maison du Roi a d'abord autorisé
cet achat. On a donc débattu le
prix et l'on est tombé d'accord
avec le propriétaire pour une
modique somme de 2000^{fr} ou
80 louis environ. Lorsqu'il a fallu
payer le Baron de la Bouillerie
n'a pas voulu: il a prétendu que
le trésor de la Couronne ne pouvait

faire cette dépense. Truisme, cotère
et grands débats; bref, le ci-devant
Caisier n'a pas voulu dévouer les
cordons de la bourse. Alors les amis
des arts ont proposé une souscription
et se sont cotisés pour acheter
cette chasse, dont ils ont voulu faire
cadeau au Roi.

Certainement c'est bien la
critique la plus sanglante de la lési-
nerie de l'Intendant général, qui
ayant su cela a dit: "Et bien! quand
cette chasse sera au Muséum qui
saura qu'elle a été donnée? mais
en attendant j'économise deux mille
francs, qui me serviront à augmen-
ter les secours qu'on donne aux
"Pauvres Jésuites"

Le Spoliateur de la Poste

On vient d'arrêter le Comte
Mallarmé en flagrant délit; chargé
du tirage des lettres à la direction gé-
nérale des Postes, il mettoit dans sa
poche, celles qu'il supposoit contenir
des valeurs et ensuite il se les appro-
prioit. Depuis longtemps, des
Banquiers, des Négocians se
plaignoient de ces soustractions
frauduleuses, et l'on doit se souvenir
des discussions factieuses, qui ont
eue lieu dans la dernière Session
à la Chambre des Députés.

Il parait qu'une indiscretion
du Comte Mallarmé a mis sur
la voie du vol: les mesures

ont été prises et au moment où il
se disposait à sortir de son bureau
pour se rendre chez lui, il a été
arrêté et conduit chez le Directeur
général; là il a été fouillé et on
a trouvé sur lui douze lettres, qu'il
venait de prendre. Le Commissaire
de Police voulait joindre le corps du
délit au procès verbal; mais le Directeur
général * s'y est opposé et a refusé
d'y consentir. Le Magistrat s'est
rendu au Parquet du Procureur
du Roi, qui a demandé la remise
des lettres; nouveau refus; dès lors
l'autorité judiciaire a menacé
d'employer la force pour avoir les
pièces de conviction. Le Directeur
des

* M^r de Paulchier
se trouvera très
compromis, après
ce refus.

des Postes a vainement invoqué
une loi, qui défend de remettre aucune
lettre à celui à qui elle n'est pas
adressée directement: il a fallu céder
à la justice pour éviter que la force
armée, secondant le Procureur
du Roi, ne vint prendre avec violence
ce qu'on voulait garder.

Le Comte d'Alarum aime
beaucoup les grisettes et c'est avec
elles qu'il dépensait l'argent pro-
venant de ses vols. Quelle audace
et quelle effronterie! Chef de
bureau ou triage et chargé proba-
blement de mettre aussi de côté
les lettres suspectes, on s'attend
que la défense va mettre au jour

des révélations qui amèneront
nécessairement la connaissance
d'autres soustractions politiques
dont on s'est plein si souvent.

Dès lors, grand scandale, débats
et matière à declamer aux Chambres.

Le Pain.

Le Prix du pain augmente chaque
jour à Paris et le peuple en murmure.
Le pain de quatre livres est monté
de 12 sols à dix huit et demi. On
ne conçoit pas cette augmentation
si impolitique au commencement
de l'hiver: on s'attend à le voir
bientôt à vingt sols. Cependant la
récolte n'a pas été aussi mauvaise
qu'on le dit; mais cela serait, que

les premiers de reserve devraient donner les moyens d'empêcher cette hausse si dangereuse. On ne conçoit rien à l'aveuglement de l'administration.

hier on a affiché à la Porte St Denis un placard incendiaire conçu en ces termes:

"Si le pain est aussi cher cet hiver, prends garde à ta peau, Charles 'D's"

La Police prevenue l'a fait de suite enlever; on a remarqué qu'il venait d'être affiché, puisque les pains à cachetter étaient encore humides — Un ouvrier qui se rendait à son travail a été arrêté sur-le-champ parce qu'il était pressé et qu'il avait lu le placard

on l'accuse d'être l'auteur du Délit
ou le complice.

Cet écrit est fait à la main, en
grandes lettres imitant l'impression.
Si l'on ne prend garde, si l'on ne fait
pas baisser le prix du pain, on aura
des troubles à Paris, parce qu'il
y a beaucoup de mécontentement
et qu'on ne demande qu'un prétexte

Le Crapuleux

Lord Egerton Frere du Comte de
Bridge Water dont il a hérité il y
a quelques années qui ne peut
retourner en Angleterre à cause
de sa réputation et qui demeure
Rue St. Honoré ancien Hotel de
Noailles

Noailles, dépense une partie de
 sa fortune immense avec ses chiens;
 et à acheter des pièces ou lettres
 autographes. Il vient de payer
 dix mille francs une lettre de
 Bonaparte écrite à Ste Helene:
 elle a cinq lignes seulement. Cet
 original invite des artistes, des
 auteurs à dîner, et ne parait pas
 au repas. On mange son dîner,
 on boit son champagne et son
 claret et l'on se moque de lui. où
 la fortune va-t-elle se nicher!

Le Séducteur

Le Comte de Cospé, premier Maître
 d'Hotel, fait aussi des siennes. il
 aime les femmes et a des maîtresses.

Mais il les lui faut vierges. Lorsqu'il apprend qu'une demoiselle est à marier, il s'introduit dans la maison, offre sa protection et des maris. On raconte son aventure avec M^{lle} de la Beaume ^{* Son Père est un gentilhomme de Languedoc}. D'abord il ne voulait que le droit de Seigneur. Le cœur n'a pas été de cet avis, et il est devenu bien amoureux. Le Père s'en aperçut trop tard. nuit se se jette à la porte et veut fermer l'écurie quand la jument avait été volée. Cet obstacle irrita M. de Cossé: il enleva sa maîtresse et l'établit à la campagne. Après avoir bien savouré son bonheur et humilié tout le charme de cet amour, il voulut établir sa petite maîtresse et la maria à un Garde du Corps.

La dot fut assez mince, mais en fin il y en eut une. Le Mari, qui ne se doutait de rien d'abord, découvrit le tour qu'on lui avait joué par une grossesse trop prématurée: il voulut en homme sage profiter de la faveur du Patron: il exigea de l'avancement. Mais le Ministre de la guerre, qui ne couchait pas avec la femme du Garde du Corps n'espérait pas aussi vite le brevet que le Comte de Cossé signait les billets doux. Alors le Mari tempêtait, querellait et ne laissait voir Madame: il fallait bien l'éloigner et on le fit partir pour un régiment avec un nouveau grade. La destination de ce

Corps était pour les Colonnes. il y est
encore. Il faut avouer, que c'est
bien conduire sa barque: tromper
un Père, un Mari, contenter tout
le monde et garder la femme, c'est
adroit. Est elle fidèle? Non: la
dame en prend de tout côté et même
sur l'autel.

Le Célèbre Docteur Gall, après avoir
atteint sa soixante dixième année,
vient de mourir il y a peu de temps
dans sa maison de campagne à
Mont rouge, près Paris. Cet homme
étonnant avait établi et développé
un système remarquable sur les organes
des animaux, puis après sur celui

de l'homme

des humains. Il avait trouvé que sur toutes les protuberances de la tête, il existait une qualité ou un vice; de manière que lorsqu'il se trouvait en société (et c'était avec beaucoup de peine qu'on le déterminait à y venir et à accepter des dîners: on était même obligé de s'inscrire souvent un mois d'avance pour être certain de l'avoir) il flatterait l'amour propre des personnages dont il voulait avoir la protection, il humiliait les importuns ou ceux qui semblaient désirer qu'on leur trouvât les basses des vertus, qu'ils ne possédaient pas, et le malin Docteur devenait

Souvent fort piquant. Lorsque son
humeur était portée à la méchanceté,
il sacrifiait alors toute son ambition.
Un jour la Comtesse Regnault de
St Jean d'Angely, la femme d'un
Ministre de Bonaparte, qui avait
fait presque des bassesses pour avoir
le Docteur Gall à dîner et à passer
la soirée chez elle: avait réuni la
majorité partie de sa Société pour
entendre cet oracle, qui, après s'être
fait prier pendant une heure par
Madame Regnault pour lui tater
la tête, prit un air solennel en
restant assis sur son fauteuil, pen-
dant que la Comtesse faisait la
gentille et se mettait à genoux
sur un tabouret devant lui; et

lui posa les deux mains sur la tête
 en fermant ses yeux, la tâte partout
 et lui dit Madame la Comtesse
 je ne trouve que les protuberances

* La Comtesse de l'orgueil, de la bêtise et de la
 possédait au su-
 périeur degré la
 première et
 dernière de ces
 qualités.

La vraie Comtesse fut
 un peu déconcertée, mais fut moins
 vraie en cette circonstance que
 dans toutes les autres. Elle mit à
 rire en lui disant: Docteur, vous
 ne m'avez pas dit cela la dernière
 fois. Mais personne ne fut dupe.

Il avait considérablement excité
 la jalousie et l'envie de tous les
 Esculapes de la Capitale qui le désap-
 préciaient chacun de leur côté. Mais
 tout s'apaisa lorsque la vogue
 du Docteur des crânes se passa

qu'il fut remplacé par un nouveau
Charlatan et qu'il rentra dans la
classe ordinaire de ses Confrères. Étant
vigoureusement constitué, il se laissa
aller au libertinage avec les petites
ouvrières et parmi l'une d'elles
il rencontra la fille d'un portier,
qui lui fit tellement tourner sa
pauvre tête, qu'il l'éleva jusqu'à
lui. Après en avoir fait porter
son nom provisoirement, il l'épousa.

À sa mort, tous les Médecins
devinrent avides de son Corps et
enfin pour éclairer le siècle et
le regardant comme leur propriété,
ils en firent l'ouverture, et à
leur grand étonnement, ils trouveront
son

Son crane tout fait en opposition
avec son Systeme. Il avait le cœur
petit et l'estomac d'une énorme
capacité

9.2889

Note 6.^{me}

(27)

30 Octobre

Le Converti

La disparition subite du Marquis de Blaisseau, Inspecteur général des Services réunis de la maison du Roi, occupe tous les esprits. Les uns disent que c'est une victime de l'amour, les autres de la cupidité. Il est certain que les bruits les plus sinistres circulent sur cette disparition. La Police et la famille ont fait, jusqu'à ce jour, des recherches infructueuses. On ne lui connaissait aucune mauvaise affaire, il avait de la fortune, il a réalisé avant son départ de Paris, 40.000 fr avec qui il est parti.

Depuis un billet écrit à la hâte, et
reçu à Lyon, semble laisser croire
qu'il a été assassiné; mais comme
dans les derniers temps il était devenu
très dévot, on avait pu penser aussi
qu'il s'était couvert du masque
de la dévotion pour couper vite son
chemin. Il serait à presumer que
dégouté des vanités de ce monde,
il a été enseveli dans quelque
pouvent, soit en Suisse, soit en Italie,
et qu'il aura payé sa bienvenue
avec l'argent comptant qu'il avait
emporté. Du reste, cette affaire
est encore ensevelie dans le plus
profond secret.

La

La Princesse Duple.

Le Comte de Marignac (ancien
faiseur de fauvelles et de chansons à
Bordeaux, où il était un pilier de
couplet) homme maintenant au
Ministère des Intérieurs, dont il
a accroché le portefeuille, on ne sait
trop comment, de folles soirées
d'intimité où l'on fait de la musique.
Les élus sont peu nombreux, ce qui
engage à cabaler pour être du
nombre. La Princesse Bagration
s'y est fait admettre. On soupçonne
deux causes. La première est de
prendre dans ses filets le Comte
de nouvelle fabrication; la deuxième

de saisir à propos les nouvelles poli-
tiques intérieure et extérieure pour
continuer les bulletins, qu'elle est
toujours chargée de faire passer à
l'Empereur Nicolas, dont elle est
l'une des agens secrets à Paris.

C'est en effet par ce moyen qu'elle
alimente la grande dépense qu'elle
fait dans la Capitale de la France.

On sait qu'elle a été la maîtresse
d'Alexandre, son Successeur lui
a conservé son traitement à la
condition de lui rendre un compte
exact de tout ce qu'elle peut entendre
et voir. On remarque qu'elle
redouble d'activité et que ses recherches

sont

sont continuelles, à fin de gagner
 son argent et de se rendre utile; ayant
 perdu avec son Amant la plus grande
 partie de son influence, il faut bien
 qu'elle se donne d'autres points
 d'appui, car les Princes ne ressemblent
 pas tous à Charles X, qui se croit
 obligé en conscience de combler
 de faveur la maîtresse de son Père.

Il y a un an la Princesse ne
 manquait pas une séance de la
 chambre des Députés: elle avait
 alors fort adroitement atélé à son
 char M^r Rouvier Président de la
 Chambre, et elle disait assez
 plaisamment, que d'une pierre

Elle faisait deux coups; et qui ensuite
cela faisait distraction à ses ennemis
pendant l'absence de l'élegant M^r
Craddock, qui avait trouvé le moyen
de faire tourner les têtes de plusieurs
belles de la Cour. C'est, assure-t-elle,
le seul homme, qui lui ait inspiré
une passion, mais seulement tant
qu'il a été présent, et qu'il a
payé de sa personne, car la Princesse
aime le positif et l'infidèle Craddock
pense de même, aussi c'est à bon
chat, bon rat. En diplomate adroit,
il écrivait souvent et la correspon-
dence amoureuse était entretenue
avec exactitude; bien loin d'être

volteuse, entre ce tourtereau et
sa colombe un peu vieillote, cette
correspondance avait l'activité, qui
existe au commencement d'une
passion. La mission diplomatique
terminée, il revint à Paris, justement
à la fin de la saison et après le
départ de Président Baver. On
voit bien qu'un clou chasse l'autre

Avec une tête aussi forte, avec
un cœur de neige et de cire, mola
comme celui de cette aimable Princesse,
elle se fit à corps perdu dans les
bras de son Craddock; et lui jura
fidélité, constance; amour enfin.
Elle lui fit toutes les protestations

ans quelles on ne croit plus dans ce
monde, tant les sermens ont perdu
de leur valeur depuis que chacun
se met de les violer, suivant les
événemens du jour, et le profit qu'on
espère en tirer. Mais hélas! le plus
grand feu s'extingue faute
d'alimens; et l'Anglais blasé sur
les appas de la Princesse ne la vit
plus qu'avec indifférence; l'amour
passa, il devint parjure. Un
nouveau voyage vint heureusement
le tirer d'embarras. La poste sert
d'intermédiaire et chaque jour
portait en Angleterre des lettres
aussi tendres qu'amables. point de
réponse.

réponse. Comment tenir à ce silence?
 L'amante abandonnée résolut de
 courir après l'infidèle, car que ne
 fait pas une femme par amour propre
 lors même que l'amour n'est plus
 de la partie? Bientôt la voiture est
 attelée et le sentiment galope sur
 le grand chemin. Le grand air
 calma probablement ce feu; puisque
 la Princesse s'arrêta à Giuppe, où
 peut être, quelque baigneur lui
 présenterait il des consolations.

La Princesse est aimable, fine, adroite,
 a del'esprit et quand elle veut savoir
 quelque chose, toutes les routes lui
 deviennent commodes; la qualité
 de ses amans est comptée pour rien

le nombre est tout: en fin, elle en prendrait sur l'Anstet.

Elle donne souvent de bons dîners, où elle réunit toutes les opinions: c'est une véritable arche de Noë. Elle a le talent d'entraîner des discussions politiques, qui ont bien toutes les conséquences, qui sont utiles à son espionnage; des discours des ultra-Royalistes et des libéraux, elle prend ce qui lui paraît saillant et des deux opinions extrêmes, elle établit un terme moyen. Le soir à deux heures et jusqu'à une heure du matin, elle tient un cercle, qui par la composition ne laisse pas d'être très curieux. Souvent ces réunions sont d'un froid glacial

à cause du peu de rapport et des convenances de ceux, qui en font partie.

La Princesse avait attiré, il y a quelques années dans son cercle, un Monsieur Ouvrard, detenu maintenant pour dettes à la Conciergerie, elle en fit son amant et sut en tirer bon parti; celui-ci de son côté se servit d'elle fort adroitement à cause de ses rapports avec l'ambassadeur de Russie, qu'il logea dans un hôtel, qu'il possédait alors Rue des Champs Elysées. Ouvrard a été fort bien sous le rapport du physique; il a de la grace, de la tournure, des manières distinguées qui contrastent beaucoup

avec son premier métier, qui était
celui de garçon épicier à Nantes,
avec 15.000 frs d'appointements:
ayant une tête bien organisée pour
les grandes affaires, il sait écouter
et se taire en société. Après une
speculation heureuse sur des denrées
coloniales, il arriva à Paris, avec
300000 ps. C'est avec cela, qu'il
a gagné des millions, car il savait
à propos semer l'or pour en recueillir.
M^{me} Tallien, maintenant Princesse
de Chimoy, a servi de marche-pied
à sa fortune: il en a eu quatre
filles, qu'il a toutes plus ou moins
bien établies. Lors de la naissance
de son premier enfant, il lui envoya
une

une corbeille digne d'un grand Prince; dans le fond il y avait cent mille ecus en or, et deux cent mille francs en billets de banque, Shals de cachemire dentelles, rubans, enfin une profusion de tout ce qui constitue la toilette d'une femme à la mode. Les boubons étaient en si grande quantité que l'office ne suffisait pas pour les contenir.

Voici une anecdote, qui prouve son adresse. Il sollicitait du Ministre de la Marine de lui accorder un marché: il apprend que ce fonctionnaire, c'était l'Amiral Bruix, voulait acheter la terre de S^t Gratien, qui a appartenu au

Marchal Catinat. Aussitôt il en
fait l'acquisition au nom du Mi-
nistre, la paie, y fait mettre vins
precieux, linge, argenterie enfin
tout ce qui était nécessaire et se
présente au Cabinet de son Excellence,
lui parle de son affaire, et en se
retirant lui remet un paquet
cacheté contenant les titres de
propriété de S.^t Gratien; il le prie
de vouloir bien l'ouvrir, après son
départ. Puis l'ouvre, et signe
le marché.

En Espagne, il allait réclamer
une somme énorme, qui lui était
due. A son arrivée à Madrid on
agite dans le Conseil du Roi, si on

ne le fera pas arreter: il obtient une audience du Prince de la Pais et en sort avec un traité, qui le rend maître de tout l'or des Colonies Espagnoles, et le fait fournisseur de toutes les Espagnes. Il devient ainsi l'associé du Roi et du Prince de la Pais. L'affaire seule des Piastres de la Vera Cruz lui donna 57,000,000 frs à partager en trois.

En dernier lieu, il s'est fait donner le service d'Espagne sans avoir les moyens pecuniaires suffisants; et a si bien conduit sa barque que sans bourse delien, et a fait le service avec les dépenses du Gouvernement, les

Agenda, son argent et a mis de cote
plusieurs millions.

Pour en revenir aux amours de la
Princesse, on peut juger de l'argent
qu'elle a su tirer d'Edward, qui
savait utiliser cette connaissance
et en faire son profit. Mais c'est
le tonneau des Danaïdes, il est sans
fond et rien n'y reste. Les musiciens
ne sortent pas de chez elle. Elle devait
40.000 frs à sa Couturiere; une
somme enorme à son Cordonnier,
beaucoup à son Cuisinier &c. Au
moment d'être arrêtée pour dettes
comme étrangère, elle a obtenu
que les Créanciers la laisseraient

libre

être au moyen d'un écrit qu'elle
 leur a fait de ne pas quitter la France
 sans les payer. Quelqu'un a
 cautionné cet engagement à fin
 qu'il n'eut pas le sort du billet
 de Ninon à la Châtre.

La Princesse affecte de sortir le
 matin dans un negligé tellement frippé
 qu'elle a l'air sale, ses chapeaux et
 ses robes semblent avoir été achetées
 chez une marchande à la toilette,
 et d'occasion. Elle a toujours l'air
d'être en habit de combat.

Pour se rendre pale et intéressante,
 elle se met presque chaque jour une
 ou deux ou trois saignées et en
 hiver comme en été, elle prend aussi

un bain de midi à une heure. Son valet de Chambre est le seul qui sache lui rendre ses petits soins pour les saignées et trouver la veine. Le même homme est le confident de ses plus secrètes démarches. On assure que pour voir tout par elle-même, elle sort la nuit à pied et se fait suivre à vingt pas par le valet; on raconte plusieurs aventures extraordinaires, qui lui sont arrivées; ayant été reconnue, c'est bien à regret qu'elle a cessé ses courses nocturnes, qui paraissent avoir pour elle beaucoup de charmes. De tous ses enfans elle n'avoue que sa fille, que tout le monde sait avoir

eu pour père le Prince Metternich; elle traîne, quelque fois, dans sa voiture un garçon qui n'en descend jamais et qu'on presume être un enfant qu'elle a eu à Vienne. Il est fort laid et âgé de huit à dix ans. Les domestiques disent confidentiellement que c'est l'enfant de l'amour et que son Père est sous les verrous, à fin qu'il ne s'en aille pas à l'étranger, comme le jeune Anglais, qui a abandonné la Princesse et etc.

On vient de découvrir ces jours ci Sulamina celui qu'elle a choisi pour se consoler de M^r Cradock, qui ne se serait certainement pas attendu

à un pareil successeur. Il n'est question
dans beaucoup de salons de Paris que
de l'enlèvement de Frederick le Coiffeur
de Madame La Dauphine par le
Prince Bagration. Son valet de
chambre, le confident chargé des affaires
secrètes, fut envoyé un matin chez
le Suédois* Coiffeur, de la part de son
Maître, savoir si ses paquets étaient
faits et s'il était prêt, que le
Prince l'attendait pour monter
en voiture et aller faire un petit
voyage. Frederick, sans se déconcerter,
lui dit: non, mais bientôt je serai
en état de vous suivre. Il se fit
faire une petite malle, et suivit le
valet

* Georgei arrangeur
d'ait l'ultra Ro-
yalist à 24
carats
il est extrêmement
amusant à entendre

valets de chambre et ils arriverent
 à l'hotel des graces. Là on lui proposa
 d'aller à Chamilly. Pis donc, repondit
 le Coiffeur, avec une voiture publique,
 j'y serai dans trois heures: il faut
 aller plus loin que cela; partons
 pour Boulogne ou pour Dieppe.
 Cela deconcerta un peu la Princesse
 et encore plus sa demoiselle de
 compagnie: mais le déterminé Coiffeur
 insista et on partit pour Dieppe
en trio. On le menait promener,
 par toute la ville, en calèche
 découverte tous les jours, pendant
 tout le tems du séjour. Il raconte
 cela à qui veut l'entendre et en
 se donnant des airs de la plus

grande importance; et il prétend qu'il
s'amusait beaucoup de la mauvaise
humeur que ces promenades don-
naient à M. le Duc. Une seule
chose l'a beaucoup contrarié: c'était
la manière dont la Princesse tra-
versait les rues pour aller aux bains.
Elle conservait son bonnet de nuit,
sa camisole et n'apportait qu'un
petit jupon court: mais, enfin,
accablé de petits soins, il était obligé
de payer content toute cette faveur.
La nuit il déposait le peigne et
partageait la couche de sa Maîtresse.
Le Corps de Coiffeurs est fier de
tant d'honneur, et Frédéric se vante

de cette bonne fortune, si mal attendue;
à la quelle, dit-il, il a encore peine
à croire. Le libertinage comble
toutes les distances.

Note 2^o 7.

10 Novembre

La Fille d'honneur d'une grande Dame

M^{lle} Sigaut, fille d'un Medecin et
 jolie personne bien élevée, instruite et
 Musicienne, est Dame de compagnie
 de la Princesse Bagration; il parait
 qu'elle ne bornait pas là toute son
 occupation et qu'elle était la confidente
 des amours de la jeune Clémentine,
 fille de la Princesse. C'est elle qui
 écrivait les billets doux et qui aida
 à son enlèvement. La preuve en
 ayant été donnée à la Mère, elle
 a été renvoyée, et dans son desespoir
 elle a été se jeter dans un Couvent
 à Chaillot; mais à tous péchés,
 miséricorde: et soit que se présence

fut nécessaire, soit qu'on ait trouvé
la pénitence assez forte ou pour s'apurer
de son silence, elle a été réintégrée
dans ses fonctions, et après le mariage
de Clémentine, qui avait été tenté
avec plusieurs étrangers, la Princesse
se serait trop repentie de l'ennui de
la solitude. Elle avait, d'ailleurs,
un absolu besoin d'une confidente.

M^{lle} Sigaut a profité des leçons
qu'elle avait sous les yeux, et n'ic avec
un cœur très sensible, elle a cru qu'elle
devait cesser d'être spectatrice, et qu'elle
était aussi exposée aux aventures
galantes. Un Monsieur de St. Perry,
mais qui était une très folle femme, en
devint amoureux et lui fit une cour
assidue. Dans un voyage de Dieppe

l'année dernière, il crut que l'occasion
d'être heureux se présenterait plus faci-
lement qu'à Paris, et s'y rendit de
son côté avec sa petite femme, qu'il
trouva moyen de lier avec M^{lle} Sigaut.
Dès lors les difficultés s'applanirent,
et les Amans eurent tous les moyens
de se voir. M^{me} de St. Perry, qui
avait deviné les projets de son mari,
ne voulut pas perdre son temps à lire
les astres sur le bord de la mer, où
l'on se promenait la nuit au clair
de la lune. Elle forma, de son côté,
une liaison avec un jeune officier
de Hussards de la Garde Royale; la,
alors, on fit partie carrée, le
mari avec M^{lle} Sigaut et M^{me}
de St. Perry avec son officier.

Chaque couple allait de son côté, s'apoyant
sur le sable et oubliait tout pour se
livrer aux douceurs de l'amour: la
douceur du sable, leur semblait un
lit de Roses. Mais hélas! le mystère
fut découvert par un autre couple,
qui cherchait aussi une place pour
prendre ses ébats; il tomba presque
sur la jeune fille d'honneur dans
un moment où, serrée très étroite-
ment par son Amant, les deux
Corps semblaient n'en plus faire
qu'un. L'Anecdote fut racontée à
Dieppe, ils avaient été reconnus, et
ils devinrent la fable des Baigneurs.
Comme il y a toujours compensation,
M^{lle} Lisant devint grosse et
M^{me} de St. Perry mourut à la suite
d'une

d'une courte maladie.

La Princesse a été parfaite au moment de l'entrée dans le monde de nouveau né et a acquis par là de nouveaux droits à la reconnaissance de sa protectrice. Dans ce siècle pervers, il ne suffit pas toujours seulement d'être en position et de payer d'effronteries pour faire tout passer, excuser. On parla beaucoup de cet enfant de l'amour et de sa mère; on lui fit d'abord froide mine, et voulant recevoir la Princesse, on continua de l'admettre dans les cercles sous le patronage de sa Maîtresse, dont elle est inséparable. M. de Sigant est la Coqueluche du Corps Diplomatique; elle entend toujours bourdonner

à ses oreilles un épain d'étrangers,
mais le Duc de Choiseul a remporté
la palme: c'est lui, qui ouvre sa bourse
pour remplir la sienne. Quand au
plaisir, c'est douteux, il est déjà vieux
et bien usé; ayant été pendant
quelques années l'amant de la
Princesse, il s'est attaché par habitude
à la suivante, c'est savoir respecter
l'art des convenances.

La Dame Mariée

La jeune Clémentine Ingration est
bien la digne fille de sa Mère, dont
elle a pris tous les défauts, sans
s'approprier les bonnes qualités. Son
caractère est froid; cependant elle
s'est livrée de bonne heure à toutes

* Elle reçut une somme
-me énorme à l'épo.
-que de l'enlèvement.
On n'a jamais su
positivement qui
était le débiteur.
On croit que c'est
un Anglais qui
ne l'a gardée que
huit jours.

les chances de l'amour et de l'intrigue.
La gouvernante M^{me} Le Bertou est
accusée de l'avoir mise en circulation
dans le monde. Il faut bien qu'il
y ait du vrai dans cela, car comment
chercherait-elle dans ce moment à
acheter une terre de vingt cent mille francs
ou assure donc qu'ayant débanché sa
jeune maîtresse, elle se faisait largement
payer des Amans qu'elle favorisait.
Clémentine, élevée d'abord dans une
des premières pensions de Paris,
n'y apprenait pas grande chose.
Quand venait la distribution des
prix, elle n'en pouvait obtenir
qu'un seul, qui était, ainsi que
la Princesse sa Mère le disait

naivement, un pris d'estime: pris
bien peu mérité et qui cadrait bien
mal avec sa conduite plus qu'irrégu-
lière, car à cette époque, elle avait
déjà commencé ses premières armes
sous le drapeau de l'amour avec le
Comte Charles Ogerty, Gouverneur de
M^{me} La Dauphine. M^{lle} Sigant
répondait aux billets doux de l'amant,
parce qu'elle avait plus d'esprit et
surtout, plus de savoir faire que
Clementine. On la voyait à l'opéra
Comique, dans la loge des premiers
Seigneurs-hommes de la Chambre du Roi.
S'afficher, en répondant aux signes
qui faisait le Comte Charles, placé
dans une loge en face, aux baignoires.

CC

Ce manège occupait le parterre et les Musiciens. Un d'eux avait été remarqué par elle; c'était un joueur de cors, qui parvint à s'introduire dans la maison de la Princesse en y apportant de la Musique. Il paraît que Clémentine voulut goûter un plaisir nouveau avec un plebeien et que ce fût une passade. On remarqua aussi leurs signes d'intelligence, ce qui donnait des distractions aux acteurs, qui voyant tout cela de très près, finirent pour en parler au Directeur. M^{me} Le Bertou fut gagnée facilement par le Comte Ogerty, qui s'introduisait dans le Salon, qui précède la loge et

à la sortie du spectacle amenait sous
son bras la maîtresse avec une affu-
rance, qui paraissait incroyable aux
personnes présentes, qui attendaient
leurs voitures. Pour obtenir encore
plus de liberté, la jeune personne
prétenda un mal de poitrine, suite
d'un rhume, et pria sa mère de
l'envoyer se rétablir à Versailles.
Elle y consentit: la cour habitait
alors St. Cloud. N'ayant pour
la surveiller que sa gouvernante, qui
était à sa disposition, elle usa
complètement de sa liberté. On était
alors au commencement de l'été,
on loua une maison seule auprès
du bois, mais la petite, au lieu

d'y rester la nuit, partait le soir,
avec sa gouvernante, allait descendre
dans une auberge à Sures, en face
de la grille du Parc de St. Cloud, où
le cabriolet du Comte Ogherby venait
la chercher chaque soir, et la
conduisait chez son amant, où
elle passait la nuit. C'était dans
le pavillon isolé du parc apparte-
nant à M^{me} La Dauphine. Une
fois, elle fut obligée d'y rester une
partie de la journée, parce que le
Comte D'auré Fouyer de Roi
vint s'établir dans le salon de
Comte Ogherby, des six heures du
matin, pour lui demander à
déjeuner. Comme il n'y avait pas

Moyen de sortir sans traverser cette
pièce, force fut à Charles de faire la
confiance à son camarade D'Aure,
pour laisser échapper sa captive; mais
celui-ci ne voulut consentir à quitter
le salon, que si on lui disait le nom
de la femme, qui était assez effrontée
pour venir, à la barbe de toute la
Cour, passer la nuit avec son
amant. Comme il n'y avait
moyen de reculer et qu'il fallait
que Clémentine sortit, la confiance
fut entière, et dès lors la jeune
Princesse put se retirer; après, toute-
fois, avoir djeuné avec les deux
Ecuyers et bu plus d'une rasade de
Champagne.

Cet

Cet amour était trop vif pour durer,
 et il passa aussi vite qu'il était venu:
 une saison le vit naître et mourir.
 Ce fut Clémentine, qui devint infidèle.
 Habitée déjà à l'intrigue et poussée
 par sa Gouvernante, elle forma une
 nouvelle liaison avec le jeune Comte
 Henri de Noailles: ayant la bride
 sur le col, elle se livra à toutes les
 inconséquences possibles: cela devint
 au point que les Mères se consultaient
 pour savoir si elles ne lui fermentaient
 pas leur porte. C'est dans cette crise
 que le Comte Blum, Danois d'une
 grande naissance, se laissa tourner
 la tête par la petite, qu'il avait
 rencontrée dans le monde, et qu'il

croisant aussi innocente que pure. C'était
une planche dans le naufrage. La
Princesse profita adroitement de cet
amour, employa tous les moyens de
séduction et enlaca tellement cet
imprudent amoureux, qu'il demanda
à être marié. La balle fut saisie au
bond, et malgré la repugnance de
Clémentine, qui regrettait sa douce
liberté, on s'occupa des préparatifs
de la Noce. Tout fut tenu secret
jusqu'au dernier moment, en fin,
tout Paris apprit le mariage et
la nouvelle au même tems. Un
très grand busc fut déployé, une
fête charmante fut donnée, le
troupeau était magnifique: on allait

le voir avec des billets de faveur.
Jamais la Princesse n'avait déployé
autant d'adresse pour conduire une
grande affaire, que la moindre indis-
cretion pouvait faire manquer; aussi
ne la laissa-t-elle transpirer que
lorsque tout était achevé.

On fit une singulière remarque
pendant la cérémonie nuptiale et
au bal, qui en fut la suite obligée.
C'est que malgré la chaleur de la
saison, tous les amans détronés
s'étaient mis en grand deuil. Après
le départ des invités, la jeune
marcée fut conduite par sa mère,
suivant l'usage, dans ses apparte-
mens. Le Comte Blum s'y rendit

de son côté: il y allait comme un chien
qu'on foëtte, la queue entre les jambes,
et les oreilles bapés; les méchants disaient
que c'était un pressentiment! Lors
qu'il fut seul, il s'approcha de la
de sa femme, lui souhaita le bonsoir
et se retira bien vite dans son cabinet,
lui disant, qu'il avait à écrire
tout le reste de la nuit; plusieurs
nuits de suite, il continua le
mariage. Clémentine humiliée et
fort mécontente d'un pareil mépris,
elle qui savait déjà ce qu'il faut
attendre d'un mari, qui use de ses
dents, se plaignit hautement à sa
Mère et à une douzaine d'amies
intimes, qui s'amuserent à faire
circuler

circuler cette anecdote dans tous les
cercles de Paris. Le Comte devint
le but de toutes les plaisanteries, et
pour qu'on ne crût pas qu'il était
impuissant, bruit qui avait couru
lors de son divorce avec sa première
femme, il avoua à sa jolie belle
mère la véritable cause de sa
conduite, la voici. après avoir voyagé
dans la planète de Vénus avec une
des belles dames de la Capitale, La
Princesse elle-même, et une des
nymphes de Persephone attachée
à l'opéra, il se vit contraint de
visiter la Planète de Mercury.
La précipitation mise à conclure
son mariage, ne lui a pas laissé

Le temps de se querir de ce coup de pied
de Venus; ne sachant à la quelle des
trois dames il a dû ce vilain cadeau,
il avait préféré se querir, s'expou
à la haine de sa femme, plutôt que
de lui faire un pareil présent. La
Mère a fort approuvé cette conduite
et la fille a été charmée de savoir
que son mari n'était pas impuissant.

Comme il y a de mauvaises langues,
le Comte a appris les fredaines de sa
chaste épouse, et un beau matin il
l'a fait partir pour le Danemarck, où
ils habitoient, dans le Holstein, un
château gothique et bien fortifié;
même il craint encore les
attaques de ceux qui ont chassé sur

ses terres avant son mariage. La
Belle se désespère de cet isolement,
elle écrit des lettres les plus tristes,
les plus désolantes; elle dit, qu'elle
ne voit plus en homme, que les
moutons maies de la terre du Comte
Ehem son illustre époux, qui se plaint
impertinamment qu'il n'a pas trouvé
après de difficultés lors de la consum-
mation de son mariage. Pourquoi
ne m'avez vous pas épousé plutôt,
lui répond Clémentine, vous m'avez
trouvé tout à faire.

Paris 30 Novembre 1828

La matrone Patentie

et

la jeune Pille

Par un hazard assez singulier une jeune
 demoiselle appartenant à une famille
 recommandable est morte le même jour
 que la fameuse Delaunay dite communé-
 nement Fraisier célèbre pourvoyeuse de
 Paris ayant une réputation Européenne
 elle recevait chez elle la ville et la
 Cour ainsi que tous les étrangers les
 plus marquans. Cette femme choisit
 pour amant un valet de chambre de
 Duc de Saltygrand, qui s'était cru
 obligé de s'appeler Archambaud un
 des noms de baptême de son Maître.

ayant quitté sa place, il avait monté
un hôtel garni rue de Louvois et avait
eu le talent d'attirer les plus grands
Seigneurs et surtout les jeunes gens à
la mode: on y dînait et soupaît dans
des Cabinets particuliers, où il se trou-
vait de grands sofas et une armoire
cachée renfermant tout ce qui concerne
la toilette; il donnait même à coucher
quand on disoit qu'on étoit mari et
femme, cela ne faisoit aucune diffi-
culté, et pendant les miéts des bals
masqués de l'opéra, qui furent très
en vogue sous le règne de Napoléon,
il ne pouvoit suffire à recevoir les
amans, qui profitant du déguisement
s'échappoient aux yeux des Argus.

les plus clairvoyans pour venir passer
quelques instans dans les bras de
l'amour. Les soupers les plus recherchés,
les djeuners, qui se faisoient à des
heures du matin, lorsque le bal étoit
fini, étoient payés au poids de l'or.
Depuis Minuit, heure où commençaient
les intrigues jusqu'à dix heures du
matin, Archambaud ne savoit plus
où donner de la tête. Que de maris
auroient pu entendre de la
chambre, où ils étoient dans les
bras de leur maîtresse, les soupers
amoureux de leurs femmes! Mais
les vertus conjugales reparaissoient
aussitôt qu'on étoit sorti de la
porte de l'hôtel d'Archambaud.
Il étoit digne de Madame Delaunay.

jamais couple ne fut mieux assorti: il
faudrait espérer qu'on lui réserve à sa mort
la couronne virginale, dont on a honoré
la tombe de sa maîtresse, à fin de faire
connaître aussi la pureté de ses mœurs,
puisque l'un et l'autre faisaient, à
peu de chose près, le même Commerce.
Cet épisode nous a un peu éloigné
de l'histoire qui a rapport à la fin
de cette célèbre pourvoyeuse.

Les maisons des deux victimes des
Parques se touchent rue de Richelieu,
autre circonstance assez bizarre. La
jeune fille n'a pas eu le temps de se
confesser et par ce motif on lui a refusé
l'entrée de l'église de S.^t Roch sa
paroisse. Quant à la matrone, elle
a

a voulu faire une bonne fin: un
Prêtre a été mandé, elle a reçu ses
sacrements, a donné aux pauvres et
a cru expier ses erreurs mondaines
par des aumônes. Dès lors, les portes
de l'église lui ont été ouvertes et
ses restes impurs introduits; on a
célébré une messe avec tout le luxe
de première classe. Le convoi de la
jeune vierge n'a pu dépasser les
marches de l'église et s'est ache-
miné bien tristement à la dernière
demeure de chacun de nous, au
cimetière du Père la Chaise, Faubourg
du Temple.

Un ami de la famille de la jeune
personne, qui s'était chargé de jeter

quelques fleurs sur la tombe de ce
bouton de rose étant arrivé trop tard
à la maison de la victime, s'est empressé
de se rendre à St. Roch, où il présumait
que devait se faire le service. Le
cortège de la Fraisier en sortait dans
ce moment: la tenture blanche, les
couronnes virginales sur le cercueil
tout lui persuade, que c'est le cortège
de la jeune Arde, il s'élance dans
une des voitures de deuil et arrive
au cimetière. Là au moment où
la bière est descendue dans la fosse,
il tire de sa poche un manuscrit
et commence une oraison funèbre.

Les spectateurs trouvent la circonstance
après-plaisante et brûlent de savoir

ce que l'on peut dire, dans ce moment,
sur une femme de mœurs aussi perdues.
On écoute en silence, on entend vanter
la pudeur, la chasteté, les vertus de
la Fraisier, chacun de rire aux éclats,
mais lorsque l'orateur compare la
défunte à un bouton de rose que
le souffle du Zéphir n'a pas encore
entrouvert et que la faute de la mort
a coupé avant qu'il ait pu devenir
une fleur épanouie, personne ne put
plus contenir son hilarité et on
interrompt le panégyriste étonné
de cet accueil, auquel il était loin
de s'attendre. Il interroge son voisin
et lui demande pourquoi on tourne
en ridicule un hommage mérité.

qu'il rend aux vertus et à la beauté:
on lui explique qu'il est fou, qu'il
ne s'agit pas d'une femme innocente,
mais bien de la plus célèbre maquerelle
de Paris, de la femme fraissier en fin!
à ces mots il commence à concevoir
sa méprise, il veut chercher le courvoi
de la jeune étoile pour y débiter sa
harangue; mais les spectateurs lui
appliquant les épithètes les moins
méritées, l'un l'appelle libertin
l'autre mauvais sujet, les enfans
se mettent de la partie et le conduisent
à coups de pierre jusqu'à la porte
du cimetière, où heureusement
il trouva une voiture ouverte
dans laquelle il se déroba aux
poursuites.

aux boursinotes de la multitude.

Depuis la mort de la Fraiser, les
 Dames de ce sérail, où l'on entre en
 payant, ont pris un demi-deuil; les
 Prêtres de l'église sont habillés en
 violet, couleur adoptée pour la mort
 de grands personnages. On cache
 la mort de la maîtresse de la maison,
 à fin de ne pas perdre les pratiques,
 mais les mauvaises nouvelles se
 sachant plus vite que les bonnes, il
 a fallu cesser l'incognito. L'exploitation
 de ces fonds d'orgies est continuée par
 la nièce de la défunte qui a fait
 lithographier des cartes sur les
 quelles on voit une guirlande, de
 cœurs enflammés entourés de trèfles

de cheveux de toutes couleurs mêlés
de monnaies de tous les pays, on y fit
maison Fraiser Rue de Richelieu
au gout perfectionné.

M^{lle} Prudence Bonacueil née
Fraiser continue le commerce de sa
tante, sa maison est bien pourvue,
plusieurs branches de débit ont été
augmentées.

L'Inventeur du Diorama

M^r Daquer, Inventeur du Diorama
ayant trouvé que les bénéfices de son
entreprise ne tombaient pas dans ses
Cofres, mais bien dans ceux des
Baillieurs de fonds qui perçoivent
les recettes pour se rembourser de

leurs avances, a voulu brusquer la
fortune, et a choisi pour cela le plus
mauvais moyen. Marié à une
anglaise riche, dont il a mangé rapi-
dement la fortune, il s'est jeté
sur une jolie petite femme orgueilleuse
de son talent et dont il a fait sa
maîtresse. Mais son but, à ce qu'il
paraît, n'était pas de s'amuser
seulement à la bagatelle: il savait
qu'elle pouvait mettre la main sur
l'argent de son mari qui a gagné
cent cinquante mille francs à faire
des vaudevilles de moitié, ou entiers,
avec Scribe, et l'a décidé à faire
une pièce dont le dénouement n'avait
pas été prévu par le trop crédule

et confiant épous. Le magot était
réalisé, on réfléchissait sur la manière
de le placer soit en rentes, soit en pro-
priétés, lorsque pour éviter la peine
du choix, la maligne épouse s'en
est emparée et a été rejoindre Daquere,
qui l'a amenée avec lui à l'étranger.
On dit que le couple a tourné ses
pas sur la Prusse; d'autres prétendent
que c'est aux Etats unis d'Amérique
du Sud. Célèbre par son talent, ce
peintre jouissait d'une bonne
réputation et d'une juste conside-
ration. Il faut avouer qu'il a
trouvé le moyen de faire parler de
lui d'une manière bien peu honorable.

Comment le talent peut-il ainsi

Se

Se prostituer et se rendre coupable
 d'un rapt et d'un vol? Il aura beau
 faire de beaux tableaux, jamais ils
 ne pourra faire oublier celui qu'ils
 a laissé à son départ de Paris;
 certes ce n'est pas un tableau de
 moeurs... Comme le tems est un
 grand maître, s'il fait fortune
 dans l'étranger, il reviendra payer
 l'épous trahi qui, peut être, sera
 charmé alors de retrouver son
 argent avec son infidèle.

Au reste, et plaisanterie à part,
 on parle beaucoup de cette disparition
 qui va donner lieu à un double
 procès relatif à l'enlèvement de sa
 femme et à la soustraction

de la Caisse

L'Ambassadeur devant des
jeunes filles à la brochette.

Le Prince Castelicata, Ambassadeur
de Naples est tellement blasé sur les
poussances amoureuses, qu'il ne
trouve des feus que pour les jeunes
filles, qui n'ont pas encore circulé
dans le monde. Pour en être plus
certain, il les achète à 12 ans,
les tient en charte privée et les
introduit dans sa couche lorsqu'il
les juge assez mûres pour cela.

Une dame Soupil* qui a
éprouvé de grands malheurs, de
banqueroutes et tout ce qui s'ensuit

*on assure aussi
que M^{me} Soupil
tient une maison
de filles.

à une fille polie et très jeune. Les
Simies du Prince ont fait cette
découverte. aufutôt on est entré en
pour parler avec la mère. Un marché
d'or a été conclu, mais ce diplomate
Sicilien a voulu que la marchandise
lui fut livrée de suite. C'est ce qui
a eue lieu. Un logement a été arrêté
et élégamment arrangé. Une
belle chape: la victime y a été
installée, mais comme il fallait
prendre l'air quelque fois, deux
pages du Roi l'ont relaquée aux
Guilleries, l'ont suivie et l'un
d'eux est parvenu à gliser le plus
tendre poulet. La jeune Soupil
n'a pas été fâchée de faire diversion

à l'ennui de sa captivité et a reçu
les soins du joli page. La petite intrigue
a été découverte, les uns disent à
temps, d'autres trop tard et le jaloux
Napolitain a soustrait son élève
d'amour à tous les regards: on n'a
pu découvrir encore où il aomet
caché sa maîtresse en herbe.

On sait seulement qu'il fait
venir de Suisse et de Bavière deux
jeunes Poulettes, qu'il compte
bien engraisser et dérober à tous
les regards, pour éviter cette fois
le contact de Messieurs les Pages.

1828

(43)

Paris 10 Decembre 1828

Note 10^e

Le Général Coureur de Brèves

Le Lieutenant Général Baron Bachelin
a été attaché à l'Etat Major de Bonaparte,
dont il a longtems sollicité la
place d'aide de Camp. Né en Grande
Comté, où il a quelque fortune, il
l'augmentait en paroles, à fin de
persuader au Chef de l'Etat que,
par son revenu, il pouvait arriver
à la faveur, qu'il demandait. Il
avait fondé sur tel espoir un
riche mariage, qui ne put se réaliser
parce qu'il n'obtint pas d'être

nommé Aide de Camp.

Salant auprès des danses, il n'est pas généreux; et il cherche souvent à tirer parti de ses liaisons. Aimant de feu M^{me} Demidoff, il se montrait par tout avec elle, et elle devint grosse. Quoiqu'elle ne cachait pas ses folies à son mari, dont elle était séparée alors, elle voulut faire disparaître la cause de son accident, et employa des moyens violens pour se faire avorter. Cette tentative devint funeste et elle en mourut. Son mari lui a fait élever un monument funebre de la plus grande magnificence

au cimetière du père La Chaise.

Le Baron Bachelu se montra très sensible à cette perte: il affecta un profond chagrin et allait pleurer sur la tombe de sa maîtresse. Dans ce tems là, il se fit une réputation d'une sensibilité esquise et d'un homme à grand sentiment: cette célébrité le mit à la mode.

Monsieur Demidoff, qui prêtait sur gages à Paris, quoiqu'il fut l'un des plus riches particuliers de l'Europe était unmyé de tout. Sa santé était délabrée, il se rendit en Italie où il se fita. Il avait une troupe de Comédiens à sa suite et se

procurait un petit sérail. La mort
a mis fin aux envies de cet homme
qui ne trouvait plus de plaisir nulle part.

Le Général Bachelu n'a pas
abandonné sa chimère de faire un
riche mariage. Il court après toutes
les veuves qui ont de la fortune. Il a
jeté son dévolu sur Madame de
Sugny, dont le mari Inspecteur Géné-
ral de l'artillerie de la Marine
possédait une belle existence. Il s'est
fait présenter aux soirées de la
Veuve, a joué le sentiment et
enfin il a réussi à persuader qu'il
était amoureux. On ne sait pas
trop

trop si cela ne terminera par un
mariage. Les fils de M.^{me} de Sully
ne le voient pas d'un bon œil et
aimeraient mieux avoir tout autre
beau-Père. Le Baron est tenace,
surtout quand il voit l'argent en
perspective, la veuve est amoureuse
comme une chatte. Le Général
tient la dragée haute et l'on ne
serait pas surpris de recevoir d'un
jour à l'autre, les billets de
faire part qui annoncent les
baptêmes, les mariages et les
enterrements.

La

La Comtesse voleuse par goût.

La Cour d'assises du Département de la Seine vient d'avoir à punir une de ces crimes, suites d'une longue révolution et de l'oubli de la morale et de la Religion.

La niece du Marquis d'Antichamp (Gouverneur du Louvre) La Comtesse de Rochelive avait la manie du vol, non pour satisfaire des besoins de la vie, mais uniquement pour le plaisir de voler. Munie d'un panier de sparterie, couverte d'une large pelisse, elle se rendait dans les boutiques les plus fréquentées et

principalement chez les Orfèvres: là, aussitôt qu'elle voyait les marchands occupés, elle mettait la main sur ce qui était à sa convenance. Dans une de ses courses intéressées au Palais Royal, elle pénétra dans le magasin d'un Orfèvre et s'empara d'une Capottee à odeur, en vermeil. Le vol fut bientôt découvert: on sut qui elle était et une descente de la Police, faite de suite dans son domicile, fit retrouver l'objet volé; déjà elle y faisait brûler des parfums.

La protection de son oncle, celle

de sa famille intéressée à étouffer
l'affaire, n'ont pu empêcher cette
malheureuse Comtesse d'être mise
en jugement. Traduite à la Police
correctionnelle et malgré l'éloquence
de M.^{re} Claveau, son Avocat, elle
a été condamnée à treize mois
d'emprisonnement. Elle est détenue
à St. Lazare, avec les femmes de
mauvaise vie et condamnées;
mais la famille espère obtenir
qu'elle soit transférée aux Dames
St. Michel, Couvent situé dans
le Faubourg St. Germain.

Le crime de cette femme,

ce

Ce vice honteux, peut aussi se jurer
sur un nom recommandable.

Une chose assez remarquable, c'est
que le Président de la Cour, qui a jugé
la Comtesse de Rochelive vaine de se
donner la mort. Père de famille,
heureux dans sa fortune et dans
son intérieur, malgré ses petites
débâches, rien n'a pu le détourner
de ce sinistre dessein. Le Curé de
la paroisse a refusé de recevoir le
corps à l'Eglise, et il a été enterré
incognito. Cette fin efface une
réputation sans tache.

Les

Le Prince, faiseur d'affaires

Le Beau frère du Prince de Metternich, qui porte un nom fameux dans la diplomatie, le Prince Kaunitz, en fin, traîne son existence dans la boue à Paris. occupé à y faire des dupes pour vivre, il mange le pain qu'il grapille avec les petites filles de la classe du Peuple. Obligé de quitter l'Europe, par suite de ses desordres, il a apporté en France le goût, qui lui avait attiré de mauvaises affaires en Autriche, et qui lui en occasionnera partout.

Son adresse consiste à les attirer chez lui, à les griser et ensuite il les fait blaser sur un fauteuil mécanique, qui les empêche de se défendre en les enlaidissant dans des entraves. Ce meuble l'accompagne dans tous les pays, où il voyage, et il s'en sert toutes les fois que l'occasion se présente.

Mis en tutelle, il est réduit à une modique pension, qui ne lui suffit pas. De là est venue pour lui la nécessité de battre monnaie en faisant des affaires. Il prend tout ce qu'on lui offre à crédit

et ne regarde jamais au prix. Il
signe des lettres de change, comme
un auteur signe des billets de
spectacle.

Dernièrement, il avait rêvé de
faire un emprunt de trois millions
sur ses biens, remboursable dans
vingt ans et à dater de la dixième
année, parce qu'il prétend que sa
tutelle cesse à cette époque. Il
avait trouvé une maison d'Allemagne
qui devait mettre les actions en
émission; pour tenter les dupes,
il y avait des Princes; mais
personne n'a donné dans le
panneau

parmeau, et le Prince Kaunitz a
été forcé de se remettre dans ce
qu'il appelle les affaires, pour faire
face à ses dépenses.

Lorsqu'il ne trouvera plus rien
à faire à Paris, ou qu'il craindra
d'y être mis en prison, il ira
exploiter une autre Capitale de
l'Europe

Note II.

Paris 20 Decembre 1828

Les Omnibus

Ce sont de nouvelles voitures nommées, à juste titre, les fiacres de la petite propriété, dans les quels pour la modique somme de cinq sols on se fait transporter assez commodément d'une grande distance à une autre. Là, tous les rangs sont confondus: le Général est placé à côté d'un laquais; le Capitaliste a pour voisin un malheureux, qui ne sait où il dinera; le petit maître est côte à côte avec un charbonnier; et la prairie d'abord près d'une grésotte.

qui cherche un amateur. Beaucoup de personnes, qui s'imaginent déroger en se servant de ces voitures, affectent de dire qu'elles ne conçoivent pas comment on peut y monter, et même les gens comme il faut n'en ont pas l'usage.

Un de ces jours, la conversation avait été dirigée sur ce point dans une réunion, qui avait lieu chez Son Altesse Royale Madame Duchesse de Berry. La question avait été débattue pour et contre; les omnibus trouvèrent des antagonistes et des défenseurs. Le Princeps trancha

la difficulté, en disant, qu'Elle ne voyait pas d'inconvénient à faire usage de ces voitures, et paria qu'Elle irait et reviendrait de la Bastille en omnibus. Mais Madame, lui repliqua-t-on, Votre Altesse Royale retiendra la voiture en entier pour aller et revenir. Non sans doute, s'empressa-t-elle à répondre. Ce ne serait plus courir la chance commune; j'irai sur la place; je monterai dans la première voiture, qui partira, si elle n'est pas pleine, et après m'être promené sur l'emplacement

de la Bastille, je reviendrais de la
même manière.

Le parti écrit, la somme déposée
en mains tierces, la Princesse demanda
tout ce qui lui fallait pour sortir
à pied et dit au Comte de Senecey
d'accompagner ne voulant personne
autre avec elle. Rendue sur la
Place du Carrousel, elle monta en
omnibus, ce la voità se dirigeant
sur le faubourg St. Antoine. Son
Messe Royale paya elle-même
les cinq sols. Elle se trouva placée
aupres d'un homme extrêmement
commun qui, sans regard pour

cc

Ce qu'on doit à une femme qui
qu'elle soit, s'appuyait sur elle
sans façon. La Duchesse fut même
obligée de le prier de lui faire un peu
plus de place. Elle ne fut point
reconnue dans ce premier voyage;
mais au second, ce fut tout autre
chose: l'un des voyageurs trahit
l'inconnite. Reentrée aux Indes,
la Princesse se fit donner le
montant du pari, qu'elle fit porter
de suite aux pauvres de son
arrondissement en y ajoutant
pareille somme.

Le peuple en est enchanté

de cette nouvelle. Il porte sous mes
la Duchesse, qui ne dédaigne pas la
voiture du Pauvre; et les badauds
font chaque jour de longues stations
sur la place dans l'espoir d'être
témoins d'un second voyage de la
Princesse.

Certainement cette course n'a pas
eu de grands inconvénients; mais les
Français sont si disposés à tout
critiquer et à trouver tout mal, qu'il
y aurait maladresse de recommencer.
Que n'a-t-on pas dit d'atrocité sur
la Reine de France, parce que
déposant sa grandeur, elle aimait

à se promener sans faste, et se rendait
à pied de Versailles à Briançon où
elle permettait à chacun de l'approcher.

Journal d'un Gardien du Commerce

Le General La Roche a épousé la
Comtesse d'Anache, Chanoinesse et
Fille du Marquis d'Anache. Elle
est première femme de chambre de
Madame Duchesse de Berry. Ayant
beaucoup de dettes, il habite le
Château lorsque la femme est en
service; et le Palais de l'Élysée le
reste du temps. De cette manière
il était sûr de ne pas être arrêté.

L'un de ses nombreux créanciers s'est
mis dans la tête de l'avoir, et a fait
de grands sacrifices pour cela. Lors
du dernier voyage de la Princesse
à Rosny, le Général recut, avec
le timbre de la chambre de Son
Majesté Royale, l'invitation de se
rendre de suite à sa terre. La lettre
portait que le Comte de Cataneo
(nom supposé) viendrait le prendre
le mercredi à neuf heures du matin
à l'Élysée et le menerait à Rosny.
La Flèche, très honoré de cette
invitation, s'est montré exact
à l'heure

à l'heure due: on est venu le chercher
et il est monté en voiture sans rien
soupçonner. Arrivé à la Barrière
St. Denis, la voiture a été entourée
par un garde du Commerce et ses
escors, et on a invité le Général
à descendre. Pres au piège, il
a été conduit à S.^{te} Pelagie
Heureusement M.^{me} de la Piche
a pu se procurer cette somme
qui était nécessaire, et empêcher
son mari d'être écroué pour de
fortes créances. Le tout est bon,
mais il devrait être puni. Le

General n'ose pas se plaindre, à fin
qu'on ne connaisse pas sa position.
Cette impunité enhardira ces
miserables à tenter d'autres choses
plus sérieuses.

Le Jeune Duc de Chartres

Le jeune Duc de Chartres a déjà
18 ans. Son éducation a été brillante,
et il en a bien profité. Son garçon,
bien fait, aimable, se rendant très
populaire, il est véritablement un
Prince charmant. Déjà l'amour,
ou plutôt un désir vague qui

entraîne vers un sexe enchanteur,
s'est fait sentir chez lui.

Son début amoureux a été pour
Mademoiselle Fay, actrice de théâtre
de Marame, qui s'est fait une
certaine réputation dans les rôles
d'enfant. Le jeune Duc a écrit et
on lui a répondu; mais le Père,
vieux routinier et qui alors croyait
avoir découvert un trésor enfoui
dans l'anjou pendant les guerres
civiles, a fait du bruit: il a été
trouvé le Duc d'Orléans, a crié
bien fort, et a prétendu que sa
fille ne céderait jamais, que

lorsqu'il serait question de mariage.
Comme il n'y avait pas, certes, de
proportion dans les familles, on
s'est contenté de rire de cette folie,
et le Duc de Chartres a renoncé
à cette intrigue. Depuis la jeune
fille a regretté d'avoir été aussi
sévère; elle a fait des avances, et
l'on assure que la famille s'y est
bien prêtée cette fois. M^r Bay
avait fait des fouilles inutiles
et au lieu d'un trésor, n'avait
trouvé que des pierres en aujon;
mais le Prince, qui avait d'autres
vues

brus, a fait la sourde oreille et
a annonce qu'il ne voulait plus
entendre parler de la jeune actrice.

Après cette aventure, le Duc de
Chartres a porté ses regards sur M^{me}
Trasler, du théâtre Royale de l'opera
comique. Celle-ci est mariée à un
Professeur Compositeur, qui s'est
acquis une certaine réputation.
Le Prince avait été séduit en la
voyant jouer la vieille, où elle
est charmante. Il a été plus
difficile d'avoir accès auprès de
cette actrice, qui fait un excellent
ménage, quoiqu'il on assure

que, par sa, par là, elle a donné
quelques acrots au contrat. La
clef d'or a levé les obstacles, et
les déclarations sont parvenues
à leur adresse. M^{me} Prasher, d'abord,
a caché l'intrigue à son mari;
ensuite, voyant que cela pouvait
aller un peu plus loin, elle lui en
a fait l'aveu. Celui-ci, qui connaît
son monde, n'a pas fait de bruit;
mais muni des pièces de conviction,
il a été trouver le jeune Duc et
lui a demandé avec politesse, s'il
était bien à son Altesse Royale

de deservir un ménage; il lui a
apuré qu'il avait épousé M^{me}
More par amour; que sa femme
l'aimait; que certainement elle
ne trahirait pas ses devoirs pour
une intrigue, qui ne pouvait faire
que son malheur. Le Prince a
certifié qu'il n'avait point des
intentions coupables; a demandé
la permission de venir entendre
quelque fois les chants mélodieux
de M^{me} Prasher; mais le présent
Mari s'est montré inflexible
et a fini par annoncer, que si
le Duc ne renonçait pas de suite

Ces assiduités, et celui restant alors
d'autre moyen, que de se placer sous
la protection immédiate du Duc
d'Orléans. Cet argument a réussi
et le ménage comique n'a plus
été troublé.

Après cette aventure, le Duc
de Chartres a porté ses vues dans une
autre sphère. Le Prince a abandonné
les actrices et a cherché dans les
salons. Madame Jobenska, Polonoise,
fille de Madame Severne Potoska,
lui a paru l'objet que son cœur
desirait; et il lui a fait une cour
assidue. Déclarations d'amour,
promesses

promesses de l'aimer toujours, rien
n'y a manqué. Avant de donner
suite à cette liaison, la femme Polo-
naise a cru devoir solliciter une
audience du Père; elle a montré au
Duc d'Orléans la correspondance
de son Fils, a protesté, qu'elle
ne voulait pas encourager le Duc
de Chartres, si son Altesse y voyait
le moindre inconvénient, et a
proposé de tout rompre, si telle
était la volonté du Prince.

Le Duc d'Orléans a remercié
M^{me} Tobenska de sa confiance,
et l'a prié de permettre à son fils

de continuer à lui écrire, assurant
qu'il ne voyait rien que de flatteur
dans cette liaison, qui pouvait
être de la plus grande utilité au
Duc de Chartres, pour former ses
mœurs et le lancer dans le
monde d'une manière convenable.
Le traité a donc été conclu d'après
ces bases.

La correspondance est devenue
plus active; le Duc d'Orléans ayant dit
à son fils, qu'il était au courant de
tout, lui a proposé de l'aider dans la
rédaction de ses lettres; le Duc de
Chartres a accepté avec reconnaissance

et dès ce moment le Père a obtenu
une confiance entière. Mais il est
arrivé ce que le cœur paternel
n'avait pu prévoir, que le jeune
Prince est devenu amoureux tout
de bon, et que la passion a été
partagée par la belle Polonoise.

Le Duc de Chartres a cessé de
prendre les avis du Duc d'Orléans,
qui s'est douté de la chose, a fait
des reproches à M^{me} Sobenska et
l'a menacé de sa colère, si elle
n'arrêtait pas l'attachement du
Prince. Refus obstiné de la jeune
Polonoise. Quoi, dit-elle, vous avez

approuvé cette liaison; vous m'avez
même prié de la former, et vous
voulez me punir de vous avoir obéi?
Que vous a-t-on dit de moi? que
j'étais galante; vous le savez bien,
puisque vous m'avez supplié d'emm-
rager votre fils: on vous a raconté
que j'étais intéressée; rassurez vous,
je ne ruinerai pas le Prince. On
vous a, peut être, fait croire que
j'étais intrigante; mais qui
ne se mêle pas d'intrigue dans
ce monde? Croyez moi, Monsieur
le Duc, ne contrariez pas le goût
de

de votre fils: quand il cessera de
me plaire, je serai la première à
prendre un autre amant. Mais,
si vous faites le méchant, peut être
mèneres vous le Duc plus loin
qu'il ne veut et moi aussi. Cette
harangue a produit son effet.
Le Père ferme les yeux; le Fils
continue cette liaison, et tout
le monde est content.

Note 12^e

Paris 30 Decembre 1828

Le Premier Gentilhomme de la
Chambre du Roi, dit le plus tranchant.

Le Duc Charles de Damas est
surnommé le premier Gentilhomme
le plus tranchant des quatre à cause
de son honnime, car c'est le moins
décisif de ses collègues, mais en fin
le sobriquet lui reste. Il a pour
maîtresse une Madame Botte, grande,
noire, sèche et laide et de plus très
commune dans ses manières. Elle a
eu l'éducation la plus négligée et
l'on ne s'apperçoit, que trop —

Femme d'un ancien fournisseur, qui
lui a laissé une fille de 19 ans à qui
elle a donné des maîtres dans plus
d'un genre, elle a voulu qu'elle devint
bel esprit et lui a persuadé qu'elle
devait composer des Opéras. La
jeune Bottu, qui veut aussi arriver
à la célébrité, a mordu à la grappe,
et a fait un vaudeville, sans couplets.
Mais comme c'était un corps sans
âme, il a bien fallu s'en procurer
puisque elle ne sait pas encore composer
des vers. On s'est adressé au Maître
de langue française, qui lui a donné
des leçons. Celui-ci, qui se nomme

Roi s'est mis à les faire et lui en a
porté soixante qui peuvent s'adapter
à toutes les situations. Toute peine
mérite salaire, et le professeur infirme
a sollicité le sien: la femme auteur
a prétendu que cela ne se payait
pas, et qu'il n'avait travaillé que
par obligeance: le malheureux
poursuivi par la faim n'a pas
entendu de cette oreille et il a fini
par se facher. La mère et la Pille
ont eu peur qu'il ne devint indiscret,
et que la réputation d'auteur
n'éprouvât une anicroche; dans

leur embarras, M.^{me} Bottu s'est adressée
au Duc Charles de Damas, a présenté
son protégé comme ayant des droits
aux bontés du Roi; bref on a obtenu
plusieurs secours sur la cassette
de Charles 10, qui ne se doute
pas qu'il a payé les épreuves litté-
raires de cette Corinne de nouvelle
fabrique si mal inspirée par Apollon.

La liaison du Duc Charles dure
depuis longtemps; mais il y fait des
accrois de temps à autre. Aussitôt
qu'une folie femme se présente, cette
grande ombre de Duc se trouve bien
vite inouïste, et son corps usé

pend

rend par le choc quelques petites étin-
celles de son feu presque éteint. La
Comtesse Louise de Grimoiville, sur-
nommée la belle et la bête, ce que la
définit parfaitement, était venue
de Normandie, s'étant mis dans
la tête de faire nommer son mari
gentilhomme de la chambre; pour
obtenir cette place, il fallait solli-
citer, et elle commença ses démar-
ches par le Duc de Damas. Pendant
quelques jours elle obtint les droits
de Sultane favorite et assure que
le feu de paille qu'elle avait allumée,
s'éteignit bien vite faute d'aliments;

peut être aurait-il duré d'avantage.
Si Madame Poltu, qui découvrit
cette infidélité, n'avait pas fait des
scènes à sa façon, et menacé de se
plaindre hautement de sa disgrâce.

Le vieux paillard fut horrifié
autant qu'effrayé d'avoir été découvert.
Il reprit ses vieilles chaînes rouillées
et laissa malgré lui celles de fleurs
de la Comtesse de Gremouville. Il
fallait se débarrasser cependant sans
éclat de la postulante, qui voulait
absolument le brevet de son mari.

Le Duc lui assura que si elle offrait
à la Duchesse de Berry une très

joli petit singe de la race des Westies
qu'elle possédait (la Princesse aime
beaucoup les animaux surtout ceux
ajés petits et ajés beaux) elle serait
certaine de réussir. Appuyée par le
Duc, elle obtint de suite une audience,
parce que le cadeau était annoncé.
La Comtesse fut reçue à merveille,
son petit animal ajé: on en parla
au château huit jours de suite.
Quand à la place, ce fut tout autre
chose; elle n'obtint même pas de
réponse. Elle en a donc été pour
son singe, ses démarches et ses
ébats avec un vieux roué. L'on dit

que ces échecs l'ont dégoûtée du
métier de sollicituse: il est certain
que depuis lors on l'a vue occupée
à se faire maigrir. Elle s'était mise
à boire du vinaigre comme un
Suïse boit du vin; le feu s'est mis
dans son sang: sa bêtise lui a
occasionné une maladie inflama-
toire, dont elle a manqué mourir.
Le Duc Charles a été la consoler
pendant sa maladie et lui a promis
de parler au Roi, pour faire nom-
mer son mari. On prétend que
cette promesse ne vaut pas plus
que le billet de Ninon à la Chatre.

Voici

Voici un autre fait de la Comtesse
de Gramouville. Elle avait formé du
fond de la Normandie, qu'elle habitait,
le projet de séduire Louis 18. à cet
effet, elle chargea son beau frère le
Chevalier de Gramouville, qui était
très connu et très aimé de Sa
Majesté à cause de son opinion,
de son esprit original et de son
amabilité, de lui parler de sa beauté;
il est vrai qu'à cette époque elle
était jolie à faire tourner toutes
les têtes couronnées; pour peu que
son esprit eut répondu à sa deli-
cieuse figure. Le Chevalier réussit
à piquer la curiosité du Roi sur

La belle Saur, et il voulut faire connaissance avec cette créature céleste: bien vite une missive arriva à Caen pour la prévenir de l'heureuse disposition du Roi. La Belle prit la poste et à fin de ne pas perdre de temps fit arrêter sa voiture en entrant dans la Capitale chez les Marchands les plus à la mode pour se faire costumer dans le dernier goût et arriver avec tous les moyens de séduction possible à fin d'enlacer l'auguste personnage dans tous ses filets. Elle réussit complètement: le Roi fut en admiration de tant de charmes. Ce pour la l'esprit n'était compté pour rien.

La Majesté se rappouvoit de ce bon mot de Voltaire "On ne couche point avec l'esprit" et se laissa aller à toutes les Royales caresses qui étaient en sa possession: toutes sans exception furent déployées. Votre jolie bête les recevoit avec un étonnement et une soumission qu'elle croyait devoir mettre vis à vis de son Souverain (oubliant tout à fait qu'une jolie femme est l'égale d'un Roi) qui paraissait emporté de bonheur. L'Amour propre était d'un côté et le plaisir de l'autre. Le moment de la séparation arriva, et on se promit de se revoir. Effectivement le

premier Valet de chambre recut l'ordre
de l'introduire par les petites entrées.

Le second rendez vous se passa encore
dans les ivresses les plus extravagantes.
Le silence du bonheur y avait encore
présidé. Mais à la troisième visite
la Comtesse, enthousiasmée de voir
établir son empire et croyant déjà
gouverner ce cœur et cette Couronne,
se livra malheureusement à la
conversation. Ses charmes semblaient
disparaître sous yeux du Souverain
à mesure que sa bêtise perçait.

Louis 18 lui dit, en la quittant,
qu'il la ferait prévenir de jour,
où il pourrait la recevoir; et
jamais

jamais elle n'en entendit parler.
 Toutes les démarches furent vaines et
 les billets même qu'elle adressait au
 Roi, ne servoient qu'à le refroidir
 d'avantage. Elle n'eut même pas
 l'idée de se servir d'un secrétaire,
 ainsi que le faisait M^{me} Du Cayla,
 ce qui prouvait l'heureuse étoile
 de la favorite en titre; car si la
 Comtesse de Trémouville eut eu
 un esprit ordinaire, elle l'emportait
 sur cette intrigante, qui s'était
 entrée avec le Duc de Proviggo,
 Perounet, Le Comte Sosthène
 de la Rochefoucault et tant d'autres

avant d'arriver dans le lit Royal.

Le Lord libertin

Lord Stair, avant d'avoir hérité de la grande fortune de son oncle, était à Paris dans une grande indigence. Comme alors sous le nom de Colonel Triumple, il était réduit à se cacher chez une femme entretenue appelée Don nom qu'elle se croyait obligée de porter à cause d'un Anglais dont elle avait été la maîtresse et qui lui avait laissé quelque argent: soins, nourriture, entretien, elle prodiguait tout

pour son nouvel amant. Tout à coup celui-ci devint riche, mais au lieu d'être reconnaissant à l'égard de sa bienfaitrice, il la renvoya de chez lui et se contenta de lui faire une pension viagère à condition qu'elle irait la manger à Bruxelles. Obligée de s'y rendre, elle y mourut promptement de chagrin.

Lord Stair ne fut point touché de sa mort, et continua à mener une vie crapuleuse: amateur des femmes, il a les goûts les plus dépravés. C'est dans une maison particulière qu'il a fait meubler

d'une manière très recherchée et
dans laquelle il ne loge pas, qu'il
se livre à tous ses caprices.

Une jeune Odalisque ne lui suffit
pas: il lui faut plusieurs à la fois.
Son plaisir est de les battre jusqu'à
effusion de sang. Ce goût depravé
lui a suscité plusieurs affaires
fâcheuses, qu'il est parvenu à
éteindre avec de l'Argent. Dans
son hôtel de la Rue de Clichy c'est
un autre genre: on ne s'y livre
qu'au plaisir de la table, et la
du moins tout s'y passe comme
ailleurs.

~~~~~

he

Le Marquis beaux ongles

Le Marquis de Livry, qui avait le surnom de beaux ongles parce que c'était sa manie à un tel point, que lorsqu'il voyait une jolie main, il s'approchait pour l'examiner de si près que sa tête finissait pour se trouver presque sur les genoux de la femme qui possédait la jolie main. Et vient de mourir. Son frère étant placé à la tête de la maison intitulée Cercle des étrangers où la bonne compagnie a seule le privilège d'aller se ruiner au jeu, il se livrait grandement

au plaisir de la table, dont il faisait  
les honneurs: à force d'entasser indigestion  
sur indigestion, la dernière  
a mis fin à sa vie.

On assure qu'ayant des goûts  
plus que libertins, le Marquis de  
Sade avait décrit dans un ouvrage  
infame ayant pour titre Justine  
ou les malheurs de la vertu, une  
partie des débauches de ce vicieux  
général. Sur cet indice on peut juger  
l'homme.

Lorsqu'il était avec une femme,  
il lui fallait du sang, n'importe à  
quel prix. Il cachait un petit canif  
dont il donnait des coups par-ci

porté sur le corps; mais son plaisir  
doublait lorsqu'elle lui abandonnait  
sa main, qu'il considérait un  
instant avec passion. La rage  
succédait et il donnait des coups  
dans les beaux ongles, qui avaient  
paru le charmer un instant auparavant.  
Un procès affreux, qui  
avait été entamé et qu'il n'arrêta  
qu'à force de répondre de l'or, le  
determina à porter ses fureurs  
sur les animaux. Il avait choisi  
les pigeons: il payait après une  
femme qu'il gardait chez lui  
pour entrer précipitamment dans

La chambre lorsqu'il était au lit  
avec sa maîtresse, avec deux pigeons  
bruns qu'elle immolait devant lui